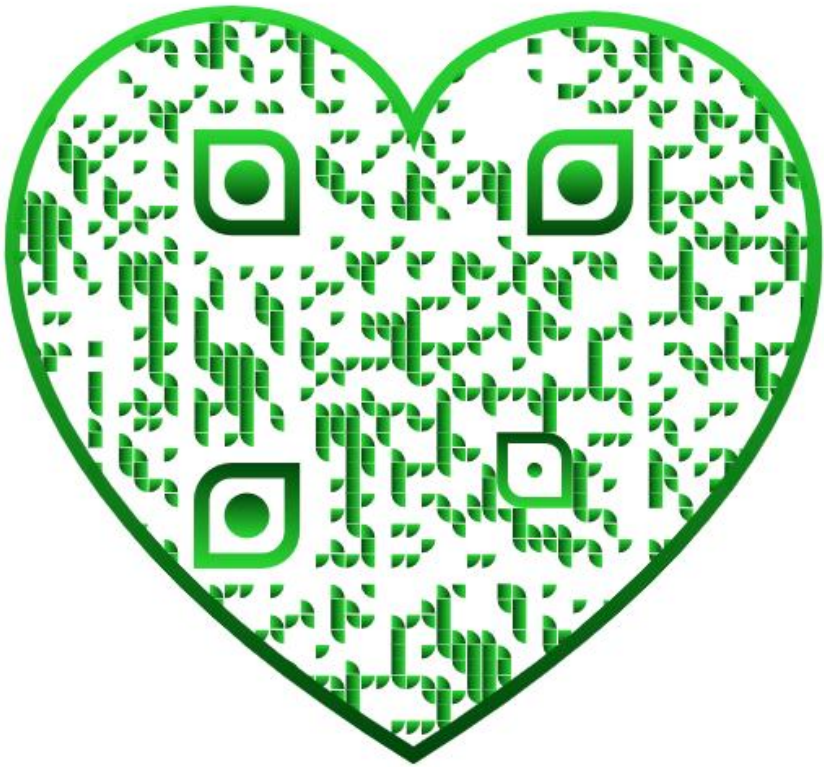
ANNIE MORIN

16 km

UN MONDE LES SÉPARE. ET POURTANT...

LA BAGNOLE



ANNIE MORIN

16 km

UN MONDE LES SÉPARE. ET POURTANT...

LA BAGNOLE

ANNIE MORIN
16 km
UN MONDE LES SÉPARE. ET POURTANT…
LA BAGNOLE

Summary

Couverture
Page légale
Table des matières
Victoria
    1 La banquette
Adam
    2 La chute
Victoria
    3 Les doigts
Adam
    4 L’enquête
Victoria
    5 Le plan
Adam
    6 L’embarras
Victoria
    7 La révélation
Adam
    8 La course
Victoria
    9 Le raccompagnement
Adam
    10 La mauvaise nouvelle
Victoria
    11 L’invitation
Adam
    12 Le feu
Victoria
    13 La balade
Adam
    14 La leçon
Victoria
    15 L’interrogatoire
Adam
    16 Le dévoilement
Quatrième de couverture

Points de repère

1. Couverture
2. Table des matières
3. Victoria

16km

Direction littéraire: Jade Bérubé
Maquette de la couverture: Clémence Beaudoin
Mise en pages: Chantal Landry
Révision: Patricia Juste
Correction d'épreuves: Pascale Matuszek

Les Éditions de la Bagnole bénéficient du soutien financier de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour leur programme d'édition.
Gouvernement du Québec Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Dépôt légal: 1er trimestre 2025
© 2025, Éditions de la Bagnole

Tous droits réservés
leseditionsdelabagnole.com

ISBN: 9782897149932
ISBN EPUB: 9782897149949

DISTRIBUTION EN AMÉRIQUE DU NORD
Canada et États-Unis:
Messageries ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1237
messageries-adp.com
* Filiale du Groupe Sogides inc.;
filiale de Québecor Média inc.

LES EDITIONS DE LA BAGNOLE
Groupe Ville-Marie Littérature inc.
Une société de Québecor Média
4545, rue Frontenac, 3e étage
Montréal Québec H2H 2R7
Tél.: 514 523-1182
inlo@lesexlitionsdelabagnole.com

ANNIE MORIN

16 KM

LA BAGNOLE

TABLE DES MATIÈRES

Victoria

1 La banquette

Adam

2 La chute

Victoria

3 Les doigts

Adam

4 L'enquête

Victoria

5 Le plan

Adam

6 L'embarras

Victoria

7 La révélation

Adam

8 La course

Victoria

9 Le raccompagnement

Adam

10 La mauvaise nouvelle

Victoria

11 L'invitation

Adam

12 Le feu

Victoria
13 La balade
Adam
14 La leçon
Victoria
15 L’interrogatoire
Adam
16 Le dévoilement

VICTORIA

1

La banquette

Quand j'ai aperçu les phares de l'autobus au bout du rang, j'ai reculé de deux pas, baissé les paupières et rempli lentement mes poumons d'air matinal. Ça ne sentait pas la sérénité, comme je l'espérais, mais un mélange de foin séché et de fumier, gracieuseté de mes poules et du poney du voisin.

J'ai expiré comme un yogi pour garder ma contenance.

Au chant de mon coq hyperactif, j'ai plissé les yeux. Mon nouveau bus, numéro 103, s'est arrêté au même moment devant ma boîte aux lettres.

Les deux battants de la porte se sont ouverts dans un grincement métallique, et mon regard a été capté par le jean fleuri de la chauffeuse. Avant de remonter jusqu'à ses cheveux d'un roux presque rouge, j'avais vu les six autres couleurs de l'arc-en-ciel et assez de motifs textiles pour garnir les pages d'une revue de décoration hippie.

— Bienvenue dans le 103, ma jolie. Je m'appelle Jocelyne. On va vivre une belle année ensemble!

Je ne demandais qu'à la croire, Jocelyne, mais je doutais déjà de son jugement. «Ma jolie»? Elle avait bien dit «ma jolie»? Je sortais d'une bataille éprouvante avec le peigne, déclaré vainqueur par K. O. Et ce vilain bouton qui pointait sur ma joue gauche… La douleur ne mentait pas, il aurait l'air d'une tomate dans quelques heures.

Jocelyne aurait pu avoir sa carte de devin estampillée par Nostradamus lui-même que je n'y aurais pas prêté attention de toute façon. Je naviguais entre découragement et mauvaise foi depuis deux semaines.

La pénible nouvelle de mon changement de bus m'avait été communiquée dans une lettre banale. Le signataire, le dictateur du transport scolaire, ne prenait même pas la peine de s'excuser et exigeait même que je sois six minutes plus tôt au bord du chemin pour «assurer le respect de l'horaire et des autres passagers».

J'ai fait le calcul: 6 minutes par jour d'école, ça fait un total de 1080 minutes ou de 18 heures dans l'année, donc au moins 6 soirées ou grasses matinées arrachées à une adolescente de 15 ans en pleine croissance. Alors que les pédiatres passent leur temps à se plaindre que les jeunes d'aujourd'hui manquent de temps créatif et de sommeil réparateur, je considérais que c'était une conduite abusive.

Bien sûr, je ne pouvais pas compter sur mes parents pour prendre ma défense. «Il y a un numéro de téléphone au bas de la lettre, tu peux appeler pour te plaindre si c'est important pour toi, Victoria.» C'est ce qu'avait répété inlassablement ma mère chaque fois que j'avais abordé le sujet avec elle, c'est-à-dire tous les jours depuis la réception de la lettre.

«Tu peux appeler, Victoria, gna-gna-gna», c'est son truc pour me responsabiliser. Je l'ai lu dans son livre moralisateur sur le développement des

ados.

J'ai tenté plus subtilement d'attendrir mon père, mais il s'est avéré plus coriace qu'un steak de gibier trop cuit. «C'est rien qu'un autobus, Vicky, on te demande pas de changer d'école», a-t-il laissé tomber avant la fin du premier quart de mon argumentaire.

J'ai sorti ce que je considérais comme un argument massue, mais qui sonnait davantage comme un cri du cœur: «Isabelle est dans l'autre bus!»

Un interlocuteur le moindrement empathique aurait prêté attention au sous-texte écrit en tout petits caractères dans mon inconscient: «Je connais personne dans le bus 103 et j'ai zéro compétence sociale. Le hamster dans ma tête va courir des ultramarathons si je peux pas ventiler avec ma meilleure amie matin et soir dans le bus.»

Mon père n'a évidemment rien compris. «Tu vas la voir à l'école, Isabelle. Vous êtes toujours ensemble de toute façon.» Fin de la discussion. Nouveau triomphe de l'insouciance parentale sur le bien-être adolescent.

Je n'allais pas trouver réconfort du côté de mon frère Henri. À 11 ans ans, il ne pense qu'au soccer et à ses jeux vidéo. Quand un de nos parents me fait la leçon, par contre, il a toujours l'oreille attentive et il hoche la tête en signe d'approbation, comme si le titre d'enfant du mois était en jeu. Moi, à son âge, je connaissais déjà la définition du mot «solidarité».

C'est donc à contrecœur que je suis montée dans ce satané bus 103 en ce banal jeudi de la fin du mois d'août. En haut des trois marches menant à mon nouvel enfer, je n'ai pas pris la peine de scruter l'horizon. Trop pressée de disparaître, je me suis précipitée vers le troisième banc derrière la chauffeuse. Mauvaise stratégie.

Pourtant, j'avais l'embarras du choix en matière de cuirette brune. Il n'y avait que le grand Tessier et son demi-frère, que je côtoie depuis l'école primaire, dans le dernier banc en arrière. Personne d'autre.

— Hello, Vic! Qu'est-ce que tu fais? Viens avec nous. C'est ici que ça va se passer, m'a lancé Luc, le plus vieux des deux.

Je ne voulais pas être là où ça se passe, je voulais qu'on me laisse tranquille. En pareille circonstance, ma grand-mère aurait dit «sans façon», équivalent poli de «foutez-moi la paix». J'ai été plus diplomatique, fidèle à mes bonnes habitudes.

— Ça va, Luc, merci, ai-je répondu avant de me blottir contre la fenêtre.

Sur le coup, je me suis félicitée de mon repli défensif dans la mesure où, les jambes molles, j'aurais très bien pu trébucher dans l'allée et m'édenter. Mais il a suffi d'un arrêt au bout du rang, où ont embarqué les trois Provencher avec leurs yeux fouineux, pour que je me rende compte que c'était une gaffe monumentale.

Après avoir salué Jocelyne ou plutôt subi ses salutations, absolument tous les élèves qui entraient dans l'autobus posaient leur regard sur moi. Non pas parce qu'ils s'intéressaient à moi, mais parce que j'étais directement dans leur champ de vision.

Je n'aidais pas ma cause. Immensément stressée et malheureusement trop curieuse, je fixais les nouveaux venus les uns après les autres. Si bien que j'ai dû faire au moins une douzaine de contacts visuels non désirés avant qu'on ait parcouru la moitié du trajet entre chez moi et les limites de mon village, l'un des plus beaux et des plus ennuyeux du Québec.

J'avais pourtant une échappatoire à portée de main: je traîne toujours mon vieux dictionnaire latin-français de poche dans mon sac à dos. J'aurais pu en profiter pour apprendre de nouvelles expressions pour faire rigoler Isabelle. «*Cave canem*» – «prends garde aux chiens» – ou «*amor fati*» – «aime ta destinée» – aurait été d'une grande pertinence en cette rentrée scolaire. Mais, contrairement à mon habitude, il ne m'est pas venu à l'idée de me réfugier derrière des mots aussi élégants qu'inutiles.

Quand les haies de cèdres ont commencé à rapetisser et les maisons à s'empiler à l'entrée de la vraie ville où se trouve mon école secondaire, j'ai aperçu par la fenêtre un amoncellement de sacs à dos au prochain arrêt. C'en était trop.

Préférant éviter de me faire dévisager huit fois de suite, j'ai placé mes écouteurs dans mes oreilles sans prendre le temps de les brancher à mon vieil iPod, bien au frais dans ma boîte à lunch. Ensuite, j'ai plongé au fond de mon banc et feint de lacer mes Converse sans lacets.

Quand j'ai estimé que le danger était passé, je me suis relevée brusquement. J'avais évidemment mal calculé. Dans mes yeux fuyants, des yeux gris mais lumineux ont atterri par accident.

Il m'a fallu deux ou trois secondes pour me décrocher de ce regard pénétrant et élargir le focus afin de jauger son propriétaire. Mon trouble naissant s'est accentué encore davantage.

C'était Adam Côté, le cycliste compulsif, avec au moins dix centimètres de plus que l'an dernier, mais toujours le même look sportif doublé d'un je-ne-sais-quoi d'énigmatique. Lui, le secondaire 5 habitué des podiums, me regardait, moi, la secondaire 4 amoureuse du latin et de bien d'autres langues anciennes.

Je n'en ai pas tiré de plaisir, loin de là, plutôt de l'embarras au cube. En latin, j'aurais crié: «*Ego volo evanescet!*» (Je veux disparaître!) Mais j'étais bien là et mes cheveux s'étaient invités dans ma bouche au point que j'en avais le cœur qui levait. En tentant de remettre la mèche rebelle derrière mon oreille, j'ai accroché mes écouteurs qui ont fait un vol plané et atterri sur le siège devant moi. C'était évident qu'ils n'étaient pas branchés. Le fil pendait

sur le dossier pour le rappeler aux témoins de la scène. Je me sentais comme une voleuse de bonbons prise la main dans le sac.

Au lieu de poursuivre son chemin, Adam s'est penché prestement pour ramasser mes écouteurs. J'ai d'abord pensé qu'il allait les lancer au loin, aux Tessier, que j'entendais rigoler en arrière. Mais il n'en a rien fait, merci. Puis il a eu l'air de chercher le téléphone qui devait logiquement aller au bout. J'ai eu le réflexe de ramener ma boîte à lunch contre moi pour m'assurer que mon préhistorique iPod était bien caché.

Adam a observé la scène quelques longues millisecondes, puis il s'est enfin résigné. Il a tendu délicatement la main, attendu que j'ouvre la mienne, et y a déposé mes boutons d'oreilles, comme s'il s'agissait de boutons de roses, en disant:

— Tiens.

«Tiens» comme dans «prends-les» ou «tiens» comme dans «tiens bon»? Je ne saurais dire, mais c'était suffisant pour que je rougisse jusqu'aux oreilles et que je me recroqueville sans prendre le temps de dire merci. J'ai avalé un peu d'air et je suis repartie en apnée au fond de mon banc, fouillant d'une main dans le bordel de mon sac pour sortir mon dictionnaire, ma béquille psychologique.

Adam a dû poursuivre son chemin vers l'arrière du bus. Je l'ai déduit au son des *«yo, man»* et «cool, *man*» qui parvenaient jusqu'à moi. Je ne me suis pas retournée pour vérifier.

ADAM

2

La chute

J'ai toujours vécu la rentrée scolaire comme une déchirante séance d'adieux. Adieux aux grasses matinées. Adieux aux escapades avec mes amis de la rue Laverdière. Adieux à mes vélos adorés, qui pourrissent dans le garage au lieu d'avaler les kilomètres.

Chaque année, ma mère dit que je dramatise. Qu'à part quelques heures de sommeil, qu'elle juge superflues, je vais faire encore tout ce que j'aime le soir et la fin de semaine. Mais ce n'est pas assez!

Cette rentrée ne faisait pas exception. Alors que je me dirigeais vers l'arrêt de bus, j'avais l'impression d'avoir un piano sur le cœur. Sans trop savoir si j'allais me faire du mal ou du bien, j'ai décidé de faire un détour pour admirer mon nouveau véhicule de course.

Quel miracle d'ingénierie et de beauté! Un cadre en titane aux formes étudiées, un dérailleur italien digne d'une Ferrari, une peinture jaune soleil, couleur de l'idéalisme et du maillot des plus grands champions.

Mais, comme pour me rappeler que rien n'est parfait, un petit cerne blanc me narguait sur le côté droit du siège. Je me suis étiré pour passer mon index dessus, mais il ne disparaissait pas. J'ai enduit mon pouce de salive et j'ai frotté vigoureusement, comme le faisait jadis ma mère quand j'avais du ketchup séché sur le bord de la bouche.

J'ai dû appuyer un peu trop fort, car mon beau vélo flambant neuf s'est renversé sur mon vélo à vendre, qui a accroché à son tour mon vélo de montagne avant d'emporter dans sa chute les trois autres bécanes que je conserve par nostalgie.

J'ai relevé les cadres un à un en maugréant contre l'école et mes parents qui m'obligeaient à prendre le transport collectif pour m'y rendre, au lieu de pédaler.

Le temps de tout remettre en ordre, je risquais de manquer mon bus. J'ai couru pour atteindre le coin de la rue Laverdière. Le 103 était déjà à l'arrêt et mes voisins faisaient sagement la file pour y entrer. J'ai fermé le convoi, sourd et muet malgré l'agitation ambiante, résistant à l'envie de rebrousser chemin.

Je n'avais pas mis le pied sur la première marche que Jocelyne déversait sa bonne humeur sur moi.

— Mon beau Adam! As-tu passé un bel été? As-tu gagné tes courses? Est-ce que tes parents vont bien?

Malgré les bonnes intentions, il y avait trop de questions pour mon esprit encore en vacances. J'ai répondu un seul «oui» accompagné d'un grand sourire, puis je me suis engagé dans l'allée, seule échappatoire possible à l'interrogatoire.

À ma droite, une nouvelle passagère a attiré mon attention. Ses yeux

inquiets, mais vifs, m'ont frappé en premier. Des yeux noisette dignes des grands espaces, des yeux pour se perdre puis retrouver son chemin. Quand son téléphone lui a glissé des mains comme un savon, je n'ai fait ni une, ni deux, j'ai repêché ses écouteurs échoués sur la banquette brune, puis je me suis mis en quête du téléphone, introuvable.

J'aurais voulu l'aider davantage, mais déjà je sentais la pression des regards adolescents, prompts à échafauder un potin sur la moindre maladresse. Je lui ai donc bêtement remis ses écouteurs en ne trouvant rien de mieux à dire que «tiens».

Ça devait sonner comme «organise-toi», car elle s'est refermée comme une huître.

J'ai poursuivi mon chemin vers l'arrière du bus. J'avais le sentiment d'une mission inachevée, comme une compétition annulée à cause du tonnerre.

Noah a eu tôt fait de me ramener sur terre. À genoux sur le banc qui donne sur la sortie de secours – qu'il appelle «le banc des héros», convaincu qu'un jour nous sauverons nos camarades d'une mort certaine en actionnant la poignée rouge après une embardée –, il pointait de ses deux index la place à ses côtés. Comme si j'allais m'asseoir ailleurs.

Noah Perron, c'est autant mon ami que mon compétiteur. Nous pédalons ensemble depuis l'âge de 10 ans et nous sommes inscrits au même programme sport-études en vélo de route. C'est lui la superstar du club cycliste. Il est monté sur le podium bien plus souvent que moi, surtout ces dernières années, alors qu'il prenait en muscles ce que je gagnais en centimètres.

Blond, corps sculpté, perpétuel sourire en coin, sens de la répartie digne d'un humoriste, Noah a tout pour lui. Pas étonnant qu'il soit l'éternel représentant de notre classe au comité étudiant et que tous le voient président de l'école cette année.

Loin d'être jaloux, je me sens privilégié d'être proche de Noah. Il est ma porte ouverte sur le monde, mon incitation à me dépasser.

— C'est qui, la fille?

Sa première question n'aurait pas dû me surprendre. Noah passe son temps à dire qu'il n'est pas intéressé par les filles, mais il les évalue et les catégorise toutes. Il a élaboré un système de points sur le charme féminin comprenant tellement de variables qu'il est le seul à s'y retrouver.

Je n'avais pas envie de passer au travers de sa grille d'analyse, alors j'ai opté pour la réponse courte.

—Je sais pas, je l'ai jamais vue avant.

— Elle a l'air de quoi? Je vois pas bien d'ici.

Non, non, non. Je comptais émouvoir mon copain avec le récit de la chute de mes vélos dans le cabanon et voilà qu'il me ramenait vers les yeux de la

troisième banquette.

— Elle a l'air d'une fille. Ça n'a pas d'importance.

En disant ces mots, je me suis surpris à sonner faux. D'abord, elle n'avait pas juste l'air d'une fille, elle avait l'air d'une fille intelligente. Ensuite, si ça n'avait pas d'importance, pourquoi je repensais sans cesse à mon regard planté dans le sien et au sauvetage de ses écouteurs?

Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour me psychanalyser. Le bruit sec d'un corps qui s'écroule et d'un os qui craque a retenti dans l'autobus. Personne n'a eu à chercher bien loin. L'os et son propriétaire, un gars que personne ne connaissait, gisaient dans l'allée, soumis à quatre-vingts yeux soudainement grand ouverts.

«Aouuuuw…» La plainte sourde du blessé se mêlait aux exclamations et aux rires, tantôt nerveux, tantôt sadiques.

Jocelyne a réagi comme une maman. Dans les secondes qui ont suivi, le 103 était rangé sur l'accotement et elle réconfortait doucement le nouveau tout en réclamant de l'aide.

Le secouriste en moi n'a pas hésité. J'ai entendu ce bruit plus d'une fois durant des courses sur chaussée mouillée. Je savais que le cubitus était cassé, probablement en deux parties distinctes. Ça arrive quand les gens mettent leur main au sol pour tenter d'amoindrir une chute. En pareil cas, il faut immobiliser l'avant-bras au plus vite et prendre la direction de l'hôpital.

J'ai sorti un cartable de mon sac, celui que je destinais à la chimie, et je me suis précipité vers l'avant. J'ai pris le foulard tendu par Jocelyne et j'ai formé une attelle artisanale. J'ai demandé son nom à la victime. J'ai cru comprendre «Ivan». Je lui ai aussi demandé s'il avait mal. Il m'a répondu je ne sais pas quoi, on aurait dit un chiffre. Problème de communication.

Jocelyne était visiblement soulagée de ne pas avoir à donner les premiers soins elle-même.

— On fait quoi après? m'a-t-elle lancé comme si j'étais le responsable à bord.

— Il faut qu'il aille à l'hôpital. L'os est cassé!

— OK, place-le près de moi. On va faire le détour.

Elle a repris le volant en direction de l'hôpital, qui est à un jet de pierre de l'école.

J'ai relevé Ivan et je l'ai installé sur le premier banc à droite de Jocelyne. Je me suis assis avec lui. Je lui ai redemandé si ça faisait mal, si ses parents pourraient venir le rejoindre à l'hôpital. Il cherchait ses mots.

La fille de la troisième banquette s'est étiré le cou et, de sa voix cristalline, elle a interrogé le blessé:

— *¿ Le duele mucho*[1]*?*

Ivan a hoché lentement la tête de haut en bas et marmonné:

— *Si.*

— *¿ Sabes si tus padres podrán ir al hospital contigo*[2]*?*

Même hochement de tête penaud et un autre «*si*».

— *¿ Puedes darme su número de teléfono*[3]*?*

Je ne comprenais rien, sauf «*si*», bien entendu, tout le monde sait que ça veut dire «oui». Il lui a débité des chiffres qu'elle a notés sur un ticket de caisse froissé avec un stylo rouge.

— As-tu un téléphone? m'a-t-elle dit après.

Je ne comprenais pas pourquoi elle ne prenait pas le sien. Je n'ai pas posé la question, peut-être qu'elle ne l'avait toujours pas trouvé.

J'ai sorti mon iPhone de la poche de ma veste de jean et le lui ai remis. Elle m'a demandé si je pouvais l'ouvrir. J'ai dû refaire mon code d'accès trois fois, j'étais plus stressé que je ne le pensais.

Elle a ensuite tapé les chiffres écrits sur le ticket de caisse en portant sur Ivan et moi un regard compatissant, puis elle a dit quelques phrases en espagnol. J'ai compris «Ivan» et «*hospital*». Elle m'a redonné le téléphone en disant à Ivan que «*todo estará bien*». Oui, tout irait bien.

---

1. Est-ce que ça fait très mal?
2. Sais-tu si tes parents pourront aller à l'hôpital avec toi?
3. Peux-tu me donner leur numéro de téléphone?

VICTORIA

3

Les doigts

En ce premier jour d'école, il y avait finalement bien plus que la frustration de mon changement de bus et quelques expressions latines dont je devais faire part à Isabelle, ma *best*, mon âme sœur, mon *alter ego.*

Elle l'a vu dans mes yeux quand je suis entrée dans la classe de français. Ou peut-être était-ce dû à mon retard incongru de trente-neuf minutes qui nous a empêchées de nous asseoir côte à côte. Si bien qu'il a fallu sortir nos bases de langage des signes pour communiquer sans attirer l'attention de notre enseignante, hypervigilante en ce début d'année.

À la pause, Isa s'est ruée sur moi pour savoir ce qui s'était passé.

— T'as eu un accident? T'es blessée?

Ma maîtrise du langage des signes n'était visiblement pas optimale. J'étais mieux de m'en tenir aux langues anciennes, même si j'étais la seule à me comprendre.

— Non, rien de grave… enfin, pas vraiment. Un nouveau s'est planté dans l'autobus. Il s'est cassé un bras et il a fallu faire un détour à l'hôpital. Mais il y a autre chose…

— Quoi? Quoi? Raconte!

Isabelle m'implorait en tirant sur ma manche et en battant des cils.

— Adam Côté. J'ai parlé à Adam Côté, ai-je laissé tomber sur un ton exprimant à la fois ma stupéfaction et ma satisfaction.

Ma *best* n'était plus qu'un immense point d'interrogation. Elle savait qui était Adam Côté. C'est elle qui, la première, m'avait fait remarquer ses cheveux bouclés et le début de fossettes aux commissures de ses lèvres charnues. Elle se plaisait à dire qu'il avait été refusé au poste d'ange parce qu'il avait les cheveux bruns, qu'il était trop grand et pas potelé du tout. Ça fait beaucoup de motifs de déclassement.

J'ai commencé par raconter la scène disgracieuse des écouteurs. Isabelle sautait sur place comme si elle venait de gagner le gros lot à la loterie. Puis ç'a été le récit de la chute d'Ivan dans l'allée, que j'ai ponctué de mes hypothèses quant à l'auteur du vilain croc-en-jambe. Non, mais quel lâche de s'en prendre à un nouveau! J'espérais qu'il serait identifié et traduit devant la justice scolaire.

Mon passage préféré était évidemment celui du sauvetage héroïque par le beau Adam. Puis notre collaboration pour les communications.

— On s'est reparlé, comprends-tu? On s'est parlé deux fois!

Presque trois en fait. À l'hôpital, j'avais joué l'interprète le temps que les parents d'Ivan se pointent pour récupérer leur fils et son bras cassé. Ma prof d'espagnol et l'appli Duolingo auraient été fières de moi.

Jocelyne, en tout cas, n'avait pas tari de remerciements et d'éloges envers

moi. À la troisième ronde de «merci du fond du cœur, ma petite fée», Adam m'avait gratifiée d'un sourire complice. Je n'en demandais pas tant.

Isabelle jugeait pour sa part que c'était pleinement mérité. Elle m'a fait répéter les passages m'étant favorables au moins vingt fois au cours des jours suivants. Devant nos casiers, entre deux cours, en promenade dans le boisé derrière chez elle, en FaceTime sur nos lits respectifs… Chaque fois, elle m'a posé des questions dignes d'une procureure de la Couronne à la recherche de détails précis, d'émotions inavouées, d'une suite logique.

Elle est comme ça, mon amie. Au lieu de repasser dans sa tête les moments gênants ou tristes de sa vie, comme j'ai tendance à le faire, elle laisse toute la place aux moments palpitants et heureux. Elle les savoure, les décortique comme un bon homard. J'adore le homard, le dulce de leche et les bonbons à la banane.

Je pense que c'est dans ses gènes, à Isa, de voir le bon côté des choses. Ses arrière-grands-parents, les Juraszek, étaient des immigrants polonais, arrivés au Canada peu après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. D'après les lectures que j'ai faites sur ce coin de pays et sur cette période, ils ont vécu l'enfer, c'est certain.

Pourtant, personne n'en parle dans sa famille. Au Québec, ils sont devenus des Juras, disent-ils, et le reste est de l'histoire ancienne. Juras, c'est leur nom de famille modifié pour passer inaperçus. Le manège a assez bien fonctionné parce que tout le monde pense que le père d'Isabelle, le meilleur pâtissier du coin et un sacré blagueur, est français. Ce n'est pas moi qui vais dévoiler son secret. Qu'il vienne de Toulouse ou de Cracovie, je m'en fous. Je lui serai éternellement reconnaissante d'avoir déposé un trésor, sa fille, dans ma vie.

Malgré tout son positivisme et sa bienveillance, Isabelle n'était pas pour autant satisfaite de mon comportement dans le bus depuis l'incident.

— Tu devrais surfer sur la vague, répétait-elle avec conviction.

Dans sa tête, ça voulait dire de tenter un nouveau contact avec Adam Côté.

Soucieuse de revenir à l'anonymat, j'avais passé le trajet du retour à la maison sur ma banquette caverneuse, les écouteurs dans les oreilles, bien branchés sur mon iPodausore.

Le lendemain matin, pour contrôler mes yeux, je les avais posés sur un livre plutôt chouette sur la mort du sumérien, la langue écrite la plus ancienne découverte à ce jour. Bon, je m'intéressais surtout aux photos des tablettes d'argile datant de deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ. Mais, au moins, ça gardait mon petit cerveau occupé.

Mon manège a fonctionné jusqu'au pétage de coche de Jocelyne, qui a attendu que le dernier passager soit monté pour nous faire un long sermon sur le respect et ce qu'elle appelle la droiture (que je résumerais comme la

responsabilité d'être honnête, mettons).

Je pense qu'elle voulait que le malin qui avait fait chuter Ivan se sente mal. Et qu'Adam et moi, on se sente bien. Elle ne nous a pas nommés – merci, Jocelyne, vraiment merci! –, mais je pense qu'elle parlait de nous quand elle a dit qu'«heureusement, on peut encore compter sur de bons jeunes».

Pendant la fin de semaine, Isabelle a établi ce qu'elle appelait «le plan A» pour «Adam Aventure, Amour». Je préférais parler du plan R pour «Risqué, Radioactif, Ridicule». Donc, selon ce plan AR, je devais lever les yeux chaque fois que quelqu'un entrait dans le bus. «Il faut te désensibiliser», affirmait Isa, qui nourrissait l'espoir que je sois en mesure de soutenir le regard d'Adam sans trop de palpitations.

«Allez, la petite fée!» me suis-je encouragée en mettant le pied dans l'autobus le lundi matin venu. Mais Jocelyne n'était pas là pour renforcer mon estime de moi. À sa place, derrière le volant du 103, se trouvait un grand-père chauve à l'air autoritaire et renfrogné.

En m'engageant dans l'allée, j'ai croisé le regard du plus vieux des Tessier au fond du bus. J'ai dû froncer les sourcils, car il a répondu par un haussement d'épaules exagéré, l'air de dire: «C'est pas notre faute!» Ce n'est jamais leur faute, aux Tessier. Par contre, ils sont toujours dans les parages quand des mauvais coups se font. Mais je n'allais tout de même pas les accuser d'avoir enlevé Jocelyne.

J'ai repris ma place sur le troisième banc derrière le chauffeur. C'était une très mauvaise décision de choisir ce banc à la rentrée, mais j'ai accepté d'en subir les conséquences. En fait, la seule pensée de changer de place me rendait anxieuse. Valait mieux me fondre dans le décor que de me faire remarquer.

J'étais tout de même curieuse de voir la réaction des élèves devant l'absence de Jocelyne. Jocelyne qui, vendredi, avait réussi le tour de force de nous secouer avec son envolée lyrique sur les valeurs incontournables du bus 103.

La grande majorité de mes camarades ont remarqué que les cheveux rouges avaient été remplacés par un front lisse. Leurs yeux étonnés glissaient sur moi, en raison de mon emplacement plus que de mon entregent. Je faisais comme Tessier et j'y allais d'un petit haussement d'épaules camouflé dans une grande respiration, question de ne pas avoir l'air racoleuse.

Pour réponse, j'ai eu droit à des froncements de sourcils, à des pouces en bas et à un vocal «de quessé?», gracieuseté du bassiste du *stage band.* Ceux qui n'ont pas réagi à l'absence de Jocelyne ont automatiquement atterri sur ma liste mentale de suspects de l'attaque d'Ivan.

J'étais si passionnée par mon petit jeu d'observation que j'ai perdu le compte des arrêts. Je suis arrivée en ville, c'est le cas de le dire, quand Adam

Côté a bondi dans le bus. Sa réaction a été immédiate en voyant le papi au volant.

— Elle est où, Jocelyne? a-t-il demandé de sa voix de baryton.

—Je sais pas, a répondu le remplaçant, impassible.

Visiblement insatisfait de la réponse, Adam s'est tourné vers moi. Lui aussi semblait attendre que je l'éclaire, mais il y avait subitement un court-circuit dans ma tête et une tonne de briques sur mes épaules. Le seul signal que mon cerveau embrouillé a réussi à envoyer s'est rendu à l'extrémité de ma main droite, posée sur ma cuisse. Mon index et mon majeur se sont soulevés brièvement.

J'ai eu l'impression que son regard l'avait capté, car ses propres doigts ont réagi sur la bretelle de son sac à dos.

Arrivée à l'école, j'ai évidemment raconté toutes mes perceptions extrasensorielles à Isabelle, qui ne savait pas trop s'il fallait considérer des doigts qui bougent sur une cuisse ou un sac à dos comme des salutations. Elle est positive, Isa, mais réaliste quand même.

Alors que nous avions le dos tourné pour ramasser notre matériel d'arts plastiques dans notre casier, j'ai entendu le délicat bruit d'un pinceau sur le terrazzo. Un des miens, sûrement, puisque les crochets de velcro de mon étui sont remplis des poils de ma chienne Jolie, adorable border collie toujours en mue. Avant même que j'aie le temps de me retourner, j'ai vu une main s'étirer, ou plutôt des doigts se déplier. J'avais l'impression de voir les mêmes doigts que sur le sac à dos. Voilà que j'hallucinais.

Quand mes yeux sont remontés de la main à son propriétaire, j'ai réalisé que je ne rêvais pas. Les doigts appartenaient à Adam et ils tenaient mon pinceau de soie.

— Salut. Je me demandais si tu savais pourquoi Jocelyne était pas là? a-t-il commencé en remettant mon pinceau dans mon étui entrouvert.

Moi, je me demandais s'il allait ramasser mon cœur advenant le cas où ce dernier sortirait de ma poitrine à force de battre trop fort.

— Je sais pas, elle était pas là quand je suis montée, ai-je bredouillé ridiculement.

Évidemment qu'elle n'avait pas disparu pendant le trajet!

— Y en a qui disent qu'elle a été suspendue parce qu'on est allés porter Ivan à l'hôpital au lieu d'appeler une ambulance, a-t-il poursuivi sans relever ma réponse incohérente.

— Oh! J'espère que c'est pas vrai parce que ça serait vraiment injuste. C'est pas elle la coupable, c'est pas elle qui doit être punie, ai-je réagi plus intelligemment.

— Sais-tu qui a fait le coup?

— Non, mais j'aimerais bien le savoir.

— Moi aussi, on s'en reparle.

Puis il s'est éloigné.

Alors que j'hésitais entre lever les yeux au ciel ou sauter dans les bras d'Isabelle, il s'est retourné.

— Euh… c'est quoi, ton nom?

— Mon nom?

Je me suis demandé un instant s'il voulait entendre Lachapelle ou s'il parlait de mon prénom.

Je n'ai pas voulu jouer à la plus fine, comme me reproche souvent mon père, et j'y suis allée simplement.

— Victoria, mais on m'appelle souvent Vic ou Vicky.

— Victoria, c'est bon. Moi, c'est Adam.

Je n'étais pas une fée, mais à ce moment précis j'aurais pu voler.

ADAM

4

L'enquête

J'étais allé à la pêche aux informations et j'en revenais avec deux bonnes prises. D'abord, je n'étais pas le seul à vouloir identifier le lâche ayant torpillé la rentrée d'un innocent et peut-être mis Jocelyne au chômage. Ensuite, la fille s'appelait Victoria.

D'après l'emplacement de son casier, sur le chemin des laboratoires de sciences, j'ai déduit que Victoria était en secondaire 4. Le pinceau qu'elle avait échappé et son t-shirt avec un dessin de canon tirant des popsicles me suggéraient un tempérament d'artiste, mais il ne fallait pas se fier à de si petits indices. Difficile en tout cas de croire qu'elle était une sportive. Je ne l'avais jamais vue au gym, ou peut-être ne l'avais-je jamais remarquée.

Je n'avais pas vraiment d'intérêt pour les filles. Trop compliqué. Les histoires de Noah me le confirmaient constamment.

D'abord, la discipline: pour se rendre intéressant et jouer les romantiques, mon ami s'astreignait à apprendre la guitare malgré son manque de talent. «Ça développe mon cerveau et c'est bon pour l'équilibre en vélo», plaidait-il. Mais tout le monde savait que c'était pour plaire aux filles.

Ensuite, les efforts: parler de tout et de rien pour briser la glace, faire de la place dans mon horaire surchargé, esquiver les blagues peu subtiles de mon frère aîné. Non merci.

Et puis les risques: se faire rejeter par l'élue pour un copain plus musclé, recevoir des textos de filles trop motivées tard dans la nuit, trouver les bons mots pour mettre fin à une histoire qui ne fait que commencer. Non, vraiment, je laissais ça à d'autres.

De toute façon, cela n'allait pas m'arriver. J'avais un seul amour, un grand amour: le vélo. Mon but dans la vie était de rouler toujours plus vite pour me prouver que j'en étais capable et, pourquoi pas, monter sur le podium. Une médaille, c'est toujours bon pour le moral.

Pendant mon cours de chimie, je me suis convaincu qu'il fallait enquêter sur l'accident d'Ivan. Le fan de téléséries policières en moi flairait la bonne affaire. Le romantique aussi, peut-être.

Mon plan était simple: parler à tous les passagers du bus, leur demander s'ils avaient vu le coupable ou quelque chose permettant de déduire son identité. Forcément, quelqu'un savait et donc quelqu'un mentait. C'est toujours comme ça dans les émissions américaines: les enquêteurs accumulent les témoignages et, à un moment donné, un détail prend de l'importance, un malaise se dévoile, puis il suffit de tirer sur le fil pour détricoter le mensonge et ensuite sortir les menottes.

Je me suis mis au travail aussitôt. À la sonnerie annonçant la pause, j'ai pris mon temps pour ramasser mon matériel afin de passer la porte en même temps que Ludo.

Ludovic Hardy est un joueur de hockey talentueux, rapide comme l'éclair sur la patinoire, mais il traîne de la patte partout ailleurs. C'est toujours le dernier arrivé en classe, le dernier sorti. Dans l'autobus, il s'assoit derrière et ne se lève jamais avant que tous les bancs soient vides, puis il prend le large comme s'il sortait de prison après quarante ans passés en dedans.

— Hé, Ludo, sais-tu qui a fait tomber le gars?

En m'entendant poser la question, je me suis dit que mon style était à travailler, un peu trop direct.

Je m'attendais à ce que Ludovic me demande de quel gars je parlais, où ça, quand ça.

Mais il semblait sûr de lui quand il m'a répondu, après quelques secondes de réflexion.

— Non. Toi?

— Je sais pas, mais je me le demande. Si tu entends parler de quelque chose, j'aimerais ça, le savoir.

— OK.

— Ah, pis… sais-tu pourquoi Jocelyne est pas là?

— Non.

Ludo allait devenir un homme de peu de mots, je n'en doutais plus.

À l'heure du dîner, j'ai décidé de m'attaquer à plus volubile. J'ai travaillé mes techniques d'interrogatoire avec Sabrina Huot, une fille de mon quartier qui me tape sur les nerfs depuis l'école primaire. Trop *nerd*, trop curieuse, trop intense. Elle a une sœur en secondaire 3 et une autre en secondaire 1. Toutes pareilles physiquement, toutes trop motivées. Je les soupçonne de s'être divisé le bus en trois, à la façon d'un cartel, pour énerver un maximum de personnes.

Le bon côté avec Sabrina, c'est que je pouvais couvrir beaucoup de territoire avec une conversation, aussi pénible soit-elle. J'ai pris mon ton le plus neutre possible pour lui faire oublier que je ne la saluais plus depuis au moins quatre ans.

— Allô, Sabrina, ça va?

Elle avait l'air surprise. Je dirais: agréablement surprise, ce qui était de nature à m'inquiéter plus qu'à me flatter.

— Allô, Adam! Oui, ça va bien. Y a juste que je trouve que la prof de chimie exagère avec ses exercices à faire après chaque cours en plus des minitests de la semaine. J'ai pensé qu'elle se tannerait, mais bon, on dirait que non…

C'était parti, elle allait faire le tour de ses petits ennuis avant de revenir au point de départ. Trois minutes plus tard:

— As-tu décidé si tu t'inscrivais en sciences nat au cégep?

Quoi? La question était pour moi? Je ne l'avais pas vue venir.

— Euh… non.

Je n'avais pas décidé et je n'allais pas parler de mon avenir avec elle, là, maintenant.

Retour sur notre sujet.

—Je me demandais si tu savais, ou tes sœurs peut-être, comment le gars est tombé dans l'autobus l'autre matin?

— Tu parles du nouveau?

Je n'ai pas eu le temps de cligner des yeux qu'elle était repartie et me racontait l'événement de sa perspective.

La conclusion a mis du temps à arriver.

— Non, je sais pas, mais je pense qu'il est tombé trop fort pour que ce soit un accident.

— Moi aussi. Je cherche qui a pu faire ça. Peux-tu demander à tes sœurs si elles ont vu quelque chose?

J'ai ravalé ma question sur Jocelyne, j'ai dit merci et j'ai tourné les talons avant qu'elle se lance dans un autre monologue assommant.

Jouer au justicier était bon pour l'ego, mais ce n'était pas nécessairement une partie de plaisir.

Comme je suis un gars d'objectifs, je m'en suis donné un: cibler chaque matin dans l'autobus une personne à qui je devrais parler dans la journée. Après cinq jours, je n'avais pas l'ombre d'un suspect sur ma liste. J'étais même incapable d'identifier hors de tout doute les passagers qui se trouvaient près du point de chute d'Ivan, puisque plusieurs semblaient jouer au banc musical, peut-être pour brouiller les pistes ou simplement parce qu'ils ne tenaient pas en place, comme la plupart des adolescents.

Il me fallait de l'aide pour progresser plus rapidement. Je ne comptais pas sur Noah, qui se foutait de ma gueule chaque fois qu'il me voyait parler à un potentiel témoin.

— Décroche, *man*, son bras va être guéri avant que tu trouves le coupable. Pis, de toute façon, la personne pensait sûrement pas que ça virerait mal, c'est moyen de sa faute, m'a-t-il répété plusieurs fois.

Pendant la fin de semaine, j'ai pensé revenir vers Victoria, qui, elle, n'avait pas changé de place dans le bus et continuait de m'impressionner par son sérieux, son apparente douceur et ses t-shirts décalés: une pieuvre jouant de la guitare, une licorne dans un scaphandre, un train propulsé dans la Voie lactée. Je sentais poindre une belle créativité.

J'ai commencé à faire volontairement le détour par le couloir des sciences, après avoir avalé mon lunch et avant d'aller jouer au basket, pour voir si elle était dans les parages.

Lundi et mardi, je suis reparti bredouille.

Mercredi, je l'ai aperçue qui fermait son casier, les bras pleins de livres. Je l'ai suivie subtilement, feignant de fouiller dans mon téléphone, mais néanmoins extrêmement attentif au parcours. Une fois passés les labos et les toilettes des filles, il est devenu évident qu'elle se dirigeait vers la bibliothèque. Elle a ouvert la porte comme si elle rentrait à la maison, saluant Madeleine, la bibliothécaire, avant de disparaître dans l'allée des dictionnaires et des grammaires. Je l'ai laissée filer, ce n'était pas un endroit pour parler.

Le lendemain, je suis arrivé un peu plus tôt. Même manège: elle a lancé sa boîte à lunch au fond de son casier, fait le plein de livres et pris la direction de la bibliothèque. «Cette fille n'est pas une artiste, c'est une intellectuelle», me suis-je dit, ébranlé. Pour un gars qui tient davantage du chronomètre que de l'*Homo sapiens*, c'était déstabilisant. J'avais quand même besoin d'elle pour mon enquête. Et puis son pas rythmé, ses cheveux en bataille, son style décontracté, je devais avouer que cela me faisait de l'effet.

Le dernier jour de la semaine, j'étais bien décidé à la suivre dans son repaire. Je m'étais trouvé une première excuse pour rater le match de basket du midi. Et une seconde excuse pour justifier ma présence à la bibliothèque: texte argumentatif pour ou contre la chasse sportive, une commande de ma prof de français.

Alors que j'entrais d'un pas décidé dans la zone des casiers, j'ai vu la silhouette de Victoria se détacher au loin. Très bien, je pourrais la suivre subtilement. Mais… non, pas vraiment, elle venait plutôt à ma rencontre. Trop vite pour que je change de direction.

Quand elle est arrivée à ma hauteur, je ne me souvenais plus pourquoi j'étais là. J'ai porté toute mon attention sur le livre qu'elle tenait dans ses mains. Il y avait un ours noir sur la quatrième de couverture.

— Allô, Victoria. Biologie?! ai-je tenté en pointant le doigt vers son livre comme si elle venait de gagner un prix.

Elle paraissait encore plus surprise que moi qu'on se retrouve face à face.

— Oh, allô, Adam. Bio? Non, non.

—Je prépare un texte sur la chasse justement.

C'était vrai en plus.

Elle a fait non de la tête avec énergie. Puis, un peu gênée, elle m'a montré la page couverture de son livre: *Introduction à la langue crie.*

— Tu es Autochtone? ai-je demandé, incrédule.

Puis je me suis rappelé que c'était une introduction. Si elle venait du Nord, elle parlerait cri, elle ne serait pas en train de lire sur le sujet. Trop tard pour avoir l'air intelligent.

— Non, pas du tout! a répondu Victoria en éclatant de rire. J'apprends la

langue.

— La langue crie?

—J'essaie, je commence.

— En plus de l'espagnol?

— C'est plus le catalan, qu'on parle aussi en Espagne, qui m'intéresse. Pis une couple d'autres langues pas vraiment connues.

— Pourquoi pas l'anglais ou le mandarin?

— Trop commun.

— Comment ça?

— Laisse faire, c'est compliqué, ça ne t'intéresse pas.

— Oui, oui, je t'assure.

— Bon. Quand j'étais plus jeune, j'ai vu un reportage à la télé où un chercheur tentait de percer les secrets d'une vieille langue que personne ne semblait connaître. Il était dans le désert, en Égypte, il y avait des pyramides autour. J'étais fascinée par sa mission, par le décor. Depuis ce temps-là, je m'intéresse aux langues anciennes et à celles en voie de disparition. Comme d'autres tripent sur les mammouths et les bélugas.

— Wow, j'ai de la misère avec mon français! Chapeau.

— Ben, merci. Tu dois pas être si pire que ça, quand même.

— Oh que oui! Huit fautes dans la même phrase, j'ai déjà fait ça. Ma mère voulait me scalper.

Je ne savais plus quoi faire sauf me caler pour me rendre intéressant. Ça semblait fonctionner, elle n'avait pas décroché. Sa sollicitude m'a permis de reprendre mes esprits. J'étais là pour lui demander de l'aide.

— Puisque t'es là, je me demandais si tu pourrais pas m'aider à poser des questions dans ton coin du bus. J'aimerais vraiment qu'on identifie l'agresseur d'Ivan.

— Tu sais, je suis plus du genre à écouter qu'à questionner.

— C'est la première qualité d'un enquêteur, ai-je rebondi. S'il y en a une qui peut m'aider, c'est toi!

J'ai joint mes mains comme si j'allais me lancer dans une prière.

— Je vais voir ce que je peux faire, a-t-elle laissé tomber.

J'ai enchaîné avec la suite.

— Tu me donnes ton Snap?

Ses yeux cherchaient une sortie. J'avais probablement franchi la limite de l'acceptable pour elle. Peut-être qu'elle me trouvait insistant et allait m'envoyer paître respectueusement. Mais elle a fini par articuler:

— Vicvogelle. V-i-c-v-o-g-e-l-l-e. Comme Vic Vogel au féminin. C'est un pianiste de jazz. J'ai pris ce nom-là pour pas que mon père sache que

j'étais sur Snapchat, pis je suis restée prise avec, bien bon pour moi.

— Enchanté, Vicvogelle. Moi, c'est Adamcote 12. Parce que 12, c'est mon numéro de maillot chanceux.

Elle m'a salué, l'air pressé, et est partie sans prendre mon Snap en note tandis que je jouais des pouces sur mon clavier pour ne pas oublier le nom du fameux pianiste. Décidément, cette fille était plus cultivée que moi, j'allais devoir élever mon jeu d'un niveau.

VICTORIA

5

Le plan

J'ai toujours eu une relation amour-haine avec mon iPod. Depuis ce qu'il est désormais convenu d'appeler «la rencontre des casiers», notre relation s'est encore détériorée.

Comme tout le monde, je suis bien sûr attachée à mon appareil électronique et je ne peux pas m'en passer. Mais je le considère comme un gadget de préado, un sous-cellulaire embarrassant.

À la maison, il fait le travail. Je peux communiquer avec mes amis, magasiner un bikini, trouver des recettes de desserts décadents. Grâce à lui, je peux aussi vivre ma passion pour les langues en danger d'extinction, fouiller dans des dictionnaires en ligne, avoir accès à des leçons de corse, d'ojibwé et de grec cappadocien. Ce n'est pas rien.

Mais, en public, ce foutu iPod me rappelle constamment que je ne suis pas cool et que mes parents ne sont pas généreux. Contrairement aux parents moyens – et je dis bien: moyens –, ils refusent de me payer un téléphone et un forfait de données cellulaires pour que je sois pleinement fonctionnelle et indépendante. Je suis donc contrainte de me cacher pour le consulter à l'école et parasiter le réseau de mes amies dès qu'on fait une sortie loin de l'essentiel wifi.

Bien sûr, je pourrais prendre mes économies pour m'acheter le téléphone de mes rêves. Mais je mets mon argent de côté pour des voyages, pas pour du placotage: il y a tellement de langues que je souhaite entendre de mes oreilles, dans leur environnement naturel, avant qu'elles disparaissent!

C'est donc armée de mon iPod des cavernes que j'ai attendu impatiemment le premier Snap d'Adam. Il est arrivé le dimanche soir, quand je n'y pensais plus.

Tu me reçois, Houston? a écrit Adamcote12.

J'étais loin de Houston, loin d'avoir la confiance d'un ingénieur de la NASA qui a réponse à tous les problèmes et les imprévus. Je me sentais plutôt comme une astronaute en sortie dans l'espace: j'avais de l'air en réserve, ma ligne de vie me reliait au monde, mais mes yeux ne pouvaient pas s'ouvrir assez grand pour me convaincre que je ne rêvais pas.

Ne sachant trop quoi répondre à Adam, j'ai opté pour la simplicité et j'ai tapé «10-4».

Ç'a été la fin de notre premier contact. J'ai passé la soirée à espérer un autre signe de l'espace, mais j'ai dû remonter dans ma capsule bredouille.

Quand j'ai raconté l'histoire à Isabelle, appelée en renfort pour gérer mes émotions, elle m'a regardée d'un air compatissant comme si j'avais fait une grosse gaffe.

— Sais-tu ce que ça veut dire, «10-4»?

— Ben, ça veut dire «allô» en langage de camionneurs, non?

— Pantoute! Ça veut dire «OK» ou «message reçu».

— C'est pas ce que je pensais, mais ça fonctionne pareil dans le contexte, me suis-je défendue.

— Tellement pas! Ça met fin à une conversation de camionneurs. Il va falloir que tu relances Adam.

J'en étais incapable. Je l'imaginais recevant mon Snap avec ses amis du club cycliste, puis lire le contenu à voix haute pour épater la galerie. Non, jamais.

Heureusement, Adam est revenu à la charge le lendemain soir. Il proposait de me présenter son plan de match «pour trouver la vérité».

Cette fois, j'étais prête à soutenir la conversation, mais j'ai néanmoins validé ma réponse auprès d'Isa. Je ne voulais pas être inadéquate deux fois de suite.

Vicvogelle - *Oui, ça m'intéresse. On fait ça comment?*

J'avais pensé répondre «quand tu veux, comme tu veux», mais Isabelle m'a rappelé que j'avais des parents aux aguets et que ça ne pouvait pas être quand il voulait, comme il voulait.

Adam a continué avec une question lui aussi.

Adamcote12 - *Je passe te voir demain midi?*

Je serais en territoire connu, bonne idée.

Vicvogelle - *À mon casier à 12:15 si tu veux. C'est dans le corridor près des labos de sciences.*

Adamcote12 - *Parfait.*

Oui, c'était parfait. Non seulement j'avais parlé à Adam Côté, mais il me snappait et il me donnait rendez-vous! Bon, c'était pour réaliser une enquête sur des voies de fait commises contre un jeune immigrant dans un bus. Il n'empêche que c'est à moi qu'il avait demandé de l'aide.

Le lendemain matin, je me suis préparée pour l'école dans la mauvaise humeur. Je ne savais pas quels vêtements porter, comment mettre au pas mes cheveux indisciplinés, si je devais me faire un lunch santé ou manger à la cafétéria. C'était comme si j'allais à l'école secondaire pour la première fois.

Alors que je me dirigeais vers le bord du chemin pour attendre le 103, cinq bonnes minutes avant l'heure habituelle, mon père m'a rappelé d'aller ouvrir la porte du poulailler. Au moment où je m'apprêtais à répondre que je n'avais pas le temps, il a ajouté:

— Il est 8 h 04, tu es en avance, *go*!

J'ai levé les yeux au ciel et je me suis précipitée vers la grange. À l'aller et au retour, Jolie est venue se frotter sur moi comme si elle ne m'avait jamais vue. À destination, j'avais les deux pieds dans le fumier humide. En sautant dans le bus, j'étais pleine de poils et je sentais la crotte de poule. Bra-vo.

Lors de mon contact visuel avec Adam, j'ai pris une pause dans l'«épilation» de mon jean et glissé mes pieds sous le banc pour camoufler mes semelles croûtées.

Au lieu de me saluer du bout des doigts, Adam a discrètement désigné sa montre. J'ai souri à pleines dents.

Quand il est venu à ma rencontre à 12 h 15 tapant, il avait un ballon de basket sous le bras et semblait pressé. Tout est allé très vite.

Adam avait dressé une liste des personnes qu'il connaissait dans l'autobus, surligné en fluo celles à qui il avait déjà parlé. Il m'a demandé si je pouvais la compléter.

—Je suis nouvelle dans le 103. Je peux peut-être ajouter quelques noms et mettre tout ça sur un plan pour avoir une meilleure idée de qui était où le jour de l'accident.

— C'est génial! a réagi l'inspecteur en chef.

Comme lui, je me suis engagée à faire au moins un interrogatoire par jour. Son plan était devenu le mien.

Énergisée, j'étais prête à procéder l'après-midi même dans l'autobus du retour. J'ai commencé par la petite puce sur le banc derrière moi, qui vient d'entrer en secondaire 1 et qui a l'air d'avoir 10 ans. «J'ai rien vu, j'ai rien vu», a-t-elle répété à chacune de mes questions. Son air effrayé me laissait croire qu'elle garderait le silence même sous la torture.

Durant le trajet de bus du lendemain matin, partie de pêche auprès de la deuxième voisine d'en arrière, une fille limite gothique qui ne parle à personne, mais nous fait subir la musique postpunk qui déborde de ses écouteurs bon marché.

Avant de lui adresser la parole, il fallait que j'attire son attention, une tâche difficile pour moi. J'ai commencé par l'observer intensément: en général, les gens s'en rendent compte et lèvent la tête. Mais elle était trop absorbée par les riffs de guitare. J'ai ensuite balayé l'air avec mes bras, assez discrètement, j'en conviens. Rien à faire.

Il me restait à convaincre la petite puce de se retourner et de taper sur l'épaule de la plus grande. Ce qu'elle a fait sans poser de question, avec un air de victime d'intimidation.

La gothique n'a pas manqué beaucoup de notes. Elle a poliment écouté ma question de style droit au but.

— Sais-tu qui a fait trébucher Ivan le premier jour d'école?

—Je sais pas, j'étais pas là, m'a-t-elle répondu d'une très jolie voix.

Le jour d'après, c'était le temps de franchir l'allée de l'autobus pour sonder la plus jeune des Huot, Lydia.

— Qu'est-ce que vous avez toutes à poser des questions là-dessus? m'a-t-

elle asséné avant même que je glisse un point d'interrogation à la fin de ma phrase d'introduction.

Quelqu'un d'autre enquêtait? Une fille, visiblement. Elle avait utilisé le féminin.

— Quelqu'un t'a parlé de ça récemment?

— Ma sœur. Elle est avec Adam Côté.

Quand elle a dit ça, mon cœur a dû rater quelques battements. Je me suis écroulée sur ma banquette. Avec Adam Côté? Dans le sens de «ils sortent ensemble»?

Il fallait que je sache. J'ai opté pour une question ouverte.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Il lui a demandé de l'aider à trouver qui a fait trébucher le nouveau.

Ainsi n'étais-je pas la seule qu'Adam avait sollicitée pour son enquête! Jusque-là, je le trouvais séduisant dans son rôle de détective, mais maintenant je jugeais sa quête de justice limite manipulatrice.

C'est évidemment ce soir-là qu'Adam m'a envoyé un premier Snap mauve, avec vidéo mettant en vedette son chien, un labrador, je dirais, et sa voix par-dessus qui demande:

— *Yo*, comment ça s'est passé pour toi aujourd'hui?

Je n'avais pas le goût de lui répondre, encore moins de lui montrer ma moue de fille frustrée. Isabelle, bien sûr, m'avait déjà prévenue de ne pas rompre le contact. «Vous êtes pas mariés, vous vous snappez! avait-elle fait valoir quand j'avais commencé à me plaindre. Et quand bien même vous seriez mariés, il aurait le droit de parler à d'autres filles!»

Je comprenais que nous étions loin du début d'une romance, mais j'entretenais l'espoir d'être une alliée, pas la simple exécutante d'un mandat de vérification. Qu'il parle à Sabrina Huot, grand bien lui fasse, mais qu'il nous confie à toutes les deux la même tâche sans le dire, je trouvais que c'était exagéré.

J'ai donc répondu simplement, en mettant en scène un toutou de chat offert par ma grand-mère.

— Bien, mais rien de neuf.

Pas de question de relance, mais il a quand même continué, toujours en filmant son chien.

— Moi non plus. Je me demande des fois pourquoi je fais ça. Une chance que t'es là pour m'aider.

Monsieur le chef de police voulait motiver ses troupes, on dirait. Re-gros plan sur le faux minou blanc pelucheux.

— Plus il y a de monde sur le cas, plus ça va aller vite.

Quelques banalités ont suivi, puis il s'est excusé.

—Je vais rouler un peu avec Champ.

Le chien était maintenant à côté d'un vélo. Je ne savais pas lequel des deux était Champ. Je ne pouvais dire non plus si la balade était prévue ou si c'était à cause de mon manque évident de répartie qu'il se retirait de la discussion. Qu'importe.

Le lendemain, quand Adam est monté dans le bus, je l'ai regardé, j'ai esquissé un rictus, mais je ne lui ai pas souri avec mes yeux. Je ne sais pas s'il a vu la différence, car il m'a fait un vrai geste de la main, sans équivoque. Comme s'il voulait être sûr que je me sente bien saluée.

J'ai ensuite porté mon regard sur Sabrina Huot, qui attendait que ses deux sœurs prennent leur place pour gagner la sienne. Et j'ai pris la ferme décision de faire quelques interrogatoires de plus, mais seulement ceux qui ne me demanderaient pas trop d'entregent et d'efforts, pour honorer mon contrat.

Après, ciao bye, le beau Côté. Je n'investis plus de temps dans une mission qui n'est pas la mienne. J'ai des langues à sauver de l'extinction.

ADAM

6

L'embarras

J'ai bien remarqué que les jolis yeux noisette de Victoria n'avaient pas l'éclat du Nutella ce matin-là. Après l'avoir saluée, en franchissant la distance qui sépare sa banquette de la mienne, j'ai eu le temps de penser que ma sœur aînée, Justine, qui commence ses études en psychologie à l'université, avait peut-être raison: j'étais limite obsessif-compulsif et ça ennuyait les gens normaux. J'essayais d'être sympathique, drôle, créatif, mais ça ne fonctionnait pas. J'étais une machine à rouler et à compter. J'aurais dû m'en tenir à cela au lieu de jouer au fin limier avec une fille trop intelligente pour moi.

En passant par-dessus Noah pour rejoindre mon sac à dos lancé à côté de la fenêtre, j'ai réalisé que mon salut spontané n'était pas passé inaperçu.

— Tu lui parles vraiment, à la petite brune! Je t'ai vu, là, essaie plus de te cacher, m'a chuchoté mon ami à pleins décibels.

Connaissant Noah, je savais qu'il devait se féliciter de sa discrétion. Je remerciais plutôt la vie d'être assis à proximité des Tessier, qui faisaient les clowns et étaient imperméables à ce qui se passait autour.

— Oh, regarde qui va là? a poursuivi Noah en me tapant sur l'épaule.

— Non, arrête. Vraiment, c'est pas cool. Laisse-la tranquille, laisse-moi tranquille.

Je ne voulais pas que Victoria devienne la cible de sous-entendus grivois. Et Dieu sait que Noah peut le devenir quand il écoute ses hormones.

— Allô! *Hola!* criait-il maintenant, les deux bras dans les airs.

— Tu fais quoi là? Tu te trouves drôle? ai-je demandé rageusement.

—Je déroule le tapis rouge, a répliqué gaiement Noah.

Peut-être qu'il parlait d'une autre fille, finalement. Je savais qu'il avait un récent béguin pour une fille du club de vélo de montagne qui embarquait au dernier arrêt de bus.

En levant les yeux, j'ai plutôt constaté qu'Ivan était de retour, le bras dans le plâtre et, étonnamment, la mine joyeuse.

Avant que j'aie eu le temps de le saluer discrètement, Noah était debout et applaudissait à tout rompre. Il s'est mis à scander: «Ivan! Ivan! Ivan!» pour bien faire comprendre à l'entourage qu'il méritait ce traitement spécial. Les Tessier l'ont imité, trop contents de faire du bruit.

«Ivan! Ivan! Ivan!» Le reste du bus s'est laissé entraîner. Moi inclus: comme tous les ados, je ne peux résister au chahut.

Du coin de l'œil, j'ai guetté la réaction de Victoria. Elle tapait des mains et affichait un large sourire. Même la gothique derrière elle hululait, le poing en l'air.

Et Ivan dans tout ça? Ma foi, il était beaucoup moins timide que je ne me l'étais imaginé. De son bras intact, il a soulevé sa casquette des Padres de San

Diego, une équipe ordinaire qui n'a jamais remporté les séries mondiales à mon souvenir, puis il a levé son bras plâtré et lancé un «merci» avec l'équivalent de quatre «r». J'étais encore plus fier de l'avoir secouru.

Noah n'en avait pas fini pour autant. Galvanisé par la réaction de la foule, il voulait en ajouter une couche.

— Mademoiselle la traductrice, j'aurais besoin de votre aide, a-t-il lancé à l'intention de Victoria, qui faisait semblant de ne pas entendre et s'enfonçait dans sa banquette.

Voyant qu'elle lui filait entre les doigts et qu'il risquait de manquer son effet, Noah s'est retourné vers moi en m'enjoignant de lui révéler son nom.

— Elle veut pas, tu vois bien, ai-je protesté.

— C'est quoi, son nom? a-t-il insisté en me donnant une bine sur la cuisse.

—Je vais pas te le dire là.

Retour de bine sur le premier muscle à proximité, son biceps.

— Je la connais. C'est Victoria, son nom, a soufflé le grand Tessier, impatient de voir la suite.

— Victoria! Victoria! s'époumonait maintenant Noah.

À la sixième répétition de son prénom, j'ai vu ses cheveux châtains remonter à la surface, puis ses yeux doux se tourner vers l'arrière. Elle ne parlait pas, elle attendait la suite.

J'ai hoché la tête de gauche à droite frénétiquement tout en secouant les mains, comme un émoji gêné, puis j'ai surarticulé sans produire le moindre son: «C'est pas moi.» Un mime n'aurait pas fait mieux. Ou pire.

Noah a formulé sa demande.

— Peux-tu dire à Ivan qu'on lui souhaite la bienvenue dans le 103 et que, d'habitude, on n'accueille pas les gens en les jetant par terre?

Victoria s'est exécutée en regardant Ivan et non la foule. Je n'ai pas compris ce qu'elle a dit, à peine perçu le son de sa voix, mais j'ai eu l'impression qu'elle a ajouté quelques phrases de son cru, car il y avait trop de mots.

Ivan s'est relevé et, cette fois, a salué la foule attentive comme l'aurait fait un lanceur de baseball, en serrant son bras en plâtre sur son cœur et en replaçant sa casquette.

— *Gracias, amigos!*

Les applaudissements allaient repartir, mais le chauffeur a décidé que c'était assez. Il a demandé à tout le monde de se calmer et a réclamé le silence. La clameur s'est apaisée, comme à la fin d'un spectacle, quand les lumières s'allument malgré l'ovation debout.

Noah était fier de son coup, il allait en parler pendant des jours. Quand il s'est tourné vers moi, ce n'était pourtant pas pour se vanter, mais pour me

donner sa bénédiction.

— T'as raison. Elle est jolie, ta Victoria.

J'allais protester que je n'avais jamais fait une telle affirmation et que ce n'était pas *ma* Victoria. Il m'a envoyé une nouvelle bine sur la cuisse. J'ai répliqué avec la même force sur la sienne.

Le reste de la journée, j'ai tout fait pour rencontrer Victoria afin de m'excuser de l'attitude de mon ami. Elle était introuvable. Je me doutais bien qu'elle était à la bibliothèque, mais je ne voulais pas la pourchasser jusque-là. Ç'aurait été trop évident que je forçais le destin.

En fin d'après-midi, j'ai attendu à la dernière minute avant de monter dans le bus avec l'espoir de la saluer. Surprise: elle n'y était pas.

Pourtant, en me retournant, une fois assis, j'ai vu une mèche de ses cheveux dépasser de la troisième banquette. Est-ce qu'elle m'avait suivi? Pire: est-ce qu'elle m'évitait?

Je l'imaginais froissée par la pression du matin. Mais peut-être qu'elle se foutait tout simplement de ma présence. En descendant les marches du bus, j'ai levé la tête en espérant une pointe d'attention. Elle lisait un livre écrit dans une langue que je ne reconnaissais pas et paraissait absorbée.

Contrarié, je savais qu'il n'y avait qu'un moyen de me nettoyer les idées: rouler. Sitôt arrivé à la maison, j'ai enfilé cuissard et maillot. J'ai sauté dans mes souliers à clips, ramassé casque, gants et lunettes, et je me suis rué vers le cabanon. J'ai choisi mon vélo de route le plus performant pour aller vite et loin.

C'est sans réfléchir que j'ai emprunté le trajet du 103. Ce que je cherchais, c'était un contact visuel avec le fleuve Saint-Laurent, mon fidèle compagnon d'entraînement. Le voir apparaître de temps en temps, au détour d'une courbe, entre deux maisons de campagne, me rassurait.

Une fois dépassées les limites du village voisin, dont le nom m'est apparu sur un joli panneau en bois gravé, la curiosité s'est emparée de moi. Je savais que c'était le village de Victoria et j'avais compris qu'elle n'habitait pas très loin de la ferme laitière des Tessier. Voyant les immenses silos à grains au loin, je me suis dit que je pourrais piquer une pointe jusque-là.

Après la cidrerie, j'ai tourné à gauche, sur un rang fraîchement recouvert de concassé, très peu indiqué pour mes pneus millimétriques. Rendu à mi-chemin, je regrettais mon choix, mais je savais que l'asphalte était à pareille distance dans une direction ou dans l'autre, alors autant continuer que faire demi-tour.

À l'intersection suivante, où il y a une croix de chemin avec un Jésus crucifié, j'ai encore dû faire un choix: à gauche, retour à la maison, à droite, la découverte. J'ai pris à droite, je n'allais pas m'arrêter si près du but.

Tricotant entre les nids-de-poule, j'ai croisé mon bus, vide. Le chauffeur, trop heureux d'avoir fini sa semaine, ne m'a pas reconnu. Il faut dire que je ne me ressemblais guère avec tout ce lycra sur le dos.

Cela faisait mon affaire, car je ne voulais pas être reconnu si, par hasard, je devais croiser Victoria. Mon apparition aurait été encore plus saugrenue devant chez elle qu'entre les rayons de la bibliothèque.

Plus je roulais, plus je me rendais compte que j'avais bien peu de chances de trouver l'endroit où elle habitait. Les maisons étaient rares, souvent au bout d'une longue allée ou cachées par des arbres. Pour apercevoir des humains, je devais me dévisser le cou, ce qui était hasardeux compte tenu de l'état de la chaussée. Le décompte allait ainsi: une grand-mère cueillant des fleurs, un fermier sur son gigantesque tracteur, une trentaine de vaches, quatre chevaux et deux chiens.

J'avais décidé de tourner à la prochaine intersection pour reprendre la route du fleuve quand je l'ai aperçue au loin. Victoria tirait un bac de compost deux fois plus gros qu'elle.

Au lieu de m'arrêter, et ainsi d'attirer l'attention, j'ai décidé d'accélérer. Devant sa maison, je n'ai pas tourné la tête. J'ai utilisé ma vision périphérique pour repérer le nom sur la boîte aux lettres, Lachapelle, et assimiler la couleur de la maison, verte.

Victoria n'est pas apparue dans ce décor qui filait à toute allure. Elle était sûrement rentrée au moment où je suis passé. Heureusement pour moi, je n'avais pas été repéré.

J'ai pris une pause quelques centaines de mètres plus loin, non sans avoir tourné à droite sur un autre chemin de terre, moins cahoteux. Je voyais les vaches des Tessier au loin, je considérais que mon objectif était atteint.

En regardant mon cyclomètre, j'ai réalisé que j'avais parcouru exactement seize kilomètres, soit l'équivalent de dix miles. C'est la distance de l'une de mes courses préférées de vélo, le «*10-miles*», un contre-la-montre très populaire en Grande-Bretagne. Drôle de coïncidence.

Le chemin du retour m'a semblé moins long. Mes muscles étaient chauds, j'avais le vent dans le dos, le fleuve à ma gauche maintenant. J'ai compté dans ma tête les secondes du dernier kilomètre me séparant de la douche. Quand j'ai retiré mon maillot dégoulinant de sueur, mon insécurité émotive s'était pratiquement évaporée.

VICTORIA

7

La révélation

Je venais d'arriver à la maison. J'avais à peine eu le temps de croquer quelques amandes, de donner de l'amour à ma vieille border collie et de ramasser la poubelle au bord du chemin. Je traînais le bac de compost en textant Isabelle quand j'ai vu s'approcher un cycliste à toute vitesse. Normal, il y a plus de vélos et de tracteurs que d'automobiles qui circulent dans mon rang.

Ce qui a attiré mon attention, c'est son maillot: bleu cyan, avec du jaune pétant et du blanc, les couleurs des équipes sportives de mon école.

J'ai accéléré le pas pour mieux me cacher derrière le bac et pour observer le passage dudit cycliste.

Je ne l'ai pas reconnu de face, avec son casque profilé et ses lunettes effet miroir. Ses épaules tendues et ses cuisses musclées ne m'ont pas davantage mise sur la piste. C'est plutôt le numéro écrit dans son dos qui a levé le mystère: 12.

Ça ne pouvait être qu'Adam. Que faisait-il devant chez moi? Savait-il que j'habitais ici?

Je me suis empressée de texter la nouvelle à Isabelle, qui ne croyait absolument pas au hasard.

— Pourquoi il s'aventurerait dans ton rang si c'est pas pour le cœur d'une fille? a-t-elle réagi. Les pros ne veulent pas aller là. Il y a trop de trous dans la chaussée, ils risquent de se péter la gueule ou d'abîmer leur beau vélo *full* technique.

— Il y a pourtant une course tous les ans, ai-je fait remarquer.

Bon, les concurrents tournent au coin du rang et ce n'est pas la compétition la plus importante de la saison, mais elle compte quand même pour le classement.

— Ta maison donne même pas directement sur le circuit, m'a obstinée Isabelle.

— Peut-être que c'est dans ses habitudes, qu'il est déjà passé plusieurs fois et que je l'ai juste pas vu? ai-je tenté.

— Possible, mais peu probable. Tu le vois partout même quand il est pas là, tu ne l'aurais pas manqué, a tranché Isabelle.

Je me suis demandé si elle trouvait qu'Adam prenait trop de place dans ma vie. Les garçons se retrouvaient souvent au cœur de nos discussions, mais ils tenaient plus du rêve que de la réalité.

L'an dernier, Isabelle a échangé des textos pendant quelques semaines avec le frère de notre copine Léa, mais il a suffi d'une sortie au cinéma pour que le charme soit rompu. Tous deux ont convenu qu'ils étaient seulement amis et ne se sont jamais reparlé. Bienvenue dans la *friend zone.*

Pour ma part, j'ai eu un coup de foudre pour un gars durant notre voyage-échange de secondaire 1 à Vancouver. C'était réciproque, d'ailleurs. Tom et moi avons attendu le dernier soir pour parler de nos sentiments et échanger un baiser furtif. Après six mois de courriels gênés et de palpitations en decrescendo, j'ai compris qu'on avait zéro avenir et j'ai coupé nos liens ténus.

Je n'avais pas l'intention de repartir dans des rêveries pour un gars qui, à défaut d'habiter à l'autre bout du pays, était trop populaire et trop occupé pour moi. J'allais liquider deux ou trois entrevues puis passer la rondelle à Sabrina. Même le papotage de fin de semaine avec Isabelle, qui passait son temps à défendre Adam au lieu d'embarquer dans mes supputations anxieuses, n'a pas atténué ma détermination.

Le lundi matin, mon beau frisé était revenu à son signe habituel des doigts en guise de salut. J'ai battu des cils, ramené ma mèche rebelle derrière l'oreille et remis mon nez sur ma feuille de participes passés irréguliers en anglais. Je n'allais pas flancher pour si peu.

Sur l'heure du dîner, direction bibliothèque. Madeleine, ma bibliothécaire adorée, la seule à comprendre vraiment mon attachement pour les langues anciennes, avait commencé à monter une collection de livres sur le sujet.

La veille, elle m'avait annoncé la réception d'une nouveauté sur le sanskrit, une des langues officielles de l'Inde et de ses dieux. En glissant le livre dans mes mains, elle m'a fait un clin d'œil complice.

— Le directeur trouve que je fais des drôles d'achats pour mon public d'ados. Je lui ai dit que les vieilles langues étaient «tendance» sur TikTok. Il a eu l'air de me croire. Tu diras comme moi s'il t'en parle. Et rappelle-toi: consultation sur place seulement, c'est un livre de référence.

Ça ne me dérange pas de venir à la rencontre de ces petits bijoux. J'adore la bibli, son calme, sa luminosité, ses odeurs. Isabelle, par contre, trouve ça ennuyeux et dit que ça sent le renfermé.

Mon livre de sanskrit dans les mains, je me suis dirigée vers la section des ouvrages sur la faune. Je suis tombée sur Thomas Farley, un habitué des premières banquettes du 103 qui est dans les bonnes grâces de Jocelyne.

Je l'avais un peu cherché, je savais que c'était sa planque pour écouler les longues minutes de la pause du dîner, car il a très peu, voire pas d'amis. Bienvenue dans le club! C'est pourtant un gentil garçon, avec un sourire gêné mais une tête bien organisée, capable de parler d'un sujet avec juste ce qu'il faut de détails et d'émotions. Je le sais, car il était dans mon cours de français l'an dernier. Il causait la surprise et faisait des jaloux à chaque exposé oral. Comme si les introvertis ne pouvaient pas être de bons présentateurs!

Entre les livres sur les mammifères et ceux sur les insectes, j'ai questionné Thomas sur l'incident impliquant Ivan. Il a eu tôt fait de me confirmer qu'il n'avait rien vu. J'étais soulagée, j'allais pouvoir cocher son nom sur ma liste.

Je m'apprêtais à repartir quand il m'a relancée.

—J'ai des nouvelles de Jocelyne par contre.

— Ah oui?

Ma curiosité était piquée.

— Elle a été suspendue trois jours pour avoir fait le détour par l'hôpital au lieu d'appeler une ambulance, m'a-t-il confirmé.

Il m'a aussitôt balancé sa source et, du coup, la raison de son statut de chouchou.

— La blonde de mon père est la secrétaire de la compagnie d'autobus.

— Mais ça fait deux semaines que Jocelyne est pas là, lui ai-je fait remarquer.

Il m'a alors expliqué que Jocelyne, insultée par cette suspension qu'elle jugeait injuste, avait décidé de prendre des journées supplémentaires pour réfléchir à son avenir.

—J'espère qu'elle va revenir, a-t-il ajouté.

— Moi aussi. Je la connais pas vraiment, mais elle a l'air d'une bonne personne.

Ma bienveillance a semblé déstabiliser Thomas. J'ai eu l'impression qu'il regrettait cette confidence.

— C'est pas une information publique. Il faut pas en parler. Je voudrais pas que ma belle-mère soit suspendue à son tour.

— Je comprends, t'en fais pas, je suis pas du genre à mémérer, l'ai-je rassuré avant de prendre congé en lui montrant la pile de livres que je devais remettre à la bibliothécaire.

Je ne pouvais m'empêcher de penser que la rumeur disait vrai. Jocelyne payait le gros prix pour avoir sauvé, sinon la vie, du moins le bras d'Ivan.

J'imaginais la bouille d'Adam apprenant cela. Bon, ce n'était pas le but premier de son enquête, mais c'était certainement une information intéressante.

J'avais de quoi le relancer, comme disait Isabelle. Mais je n'en avais pas envie, enfin pas tellement, puisque je continuais de ruminer son association avec Sabrina Huot.

Tout l'après-midi, je me suis interrogée sur la suite à donner à ma discussion avec Thomas. Indécise, j'ai évité tout contact visuel avec Adam sur le chemin du retour. Et puis ce n'était pas comme si on devait toujours se regarder. Notre moment, c'était le matin. Je ne voulais pas qu'il se sente obligé de me considérer.

Au retour de l'école, mon iPod des cavernes n'a pas mis de temps à vibrer. Snap mauve, Adamcote12.

Je m'attendais à voir apparaître Champ le poilu, mais c'était un humain en chair et en os, affalé sur un canapé bourgogne, un litre de lait cartonné à la main.

— Allô, Victoria, ça va? Je prends des nouvelles. Des nouvelles de toi. J'espère que t'es pas fâchée contre Noah pour t'avoir mise sur le *spot* dans le bus hier. C'est un clown, il est pas méchant, mais j'avoue qu'il peut être dérangeant. Tu aurais raison de le trouver con. En tout cas, je voulais te dire que c'est pas moi qui lui ai dit ton nom. Mais j'étais content que tu fasses le message à Ivan.

Ah oui, la traduction devant tout le bus!Je l'avais presque oubliée, celle-là. Sur le coup, en entendant Noah crier mon nom, j'avais bien tenté de disparaître au fond de ma banquette, que dis-je, sous le plancher. Puis quand j'avais compris qu'il n'abandonnerait pas si facilement, j'avais relevé la tête et le défi. Je l'avais fait pour Ivan, pour qu'il se sente bien parmi nous, malgré son bras dans le plâtre et son accent.

Franchement, je n'avais pas pensé qu'Adam puisse être de mèche avec Noah. J'appréciais qu'il m'en fasse part, tout de même.

Avant de lui répondre, j'ai planifié un peu mon apparition. Je me suis regardée dans le miroir, j'ai replacé le col de mon chemiser jaune, vérifié que je n'avais pas un bout de pomme entre les deux palettes. Je me suis lancée sur mon lit. J'étais quasiment ensevelie dans les oreillers et les coussins. Ça faisait mon affaire.

— Allô, Adam, oui, ça va. Merci de la précision. C'est un peu poche que Noah coince les gens, oui, mais j'ai pas vraiment pensé que t'étais complice. Moi aussi, j'étais contente pour Ivan après coup. Toi, ça va?

Relance bien involontaire, je ne voulais pas partir dans une longue discussion avec lui.

Adam a pris la balle au bond pour enfiler deux ou trois anecdotes sur Noah, dont la fois où il s'était mis une perruque sur la tête en montant sur le podium après une importante compétition de vélo. Il a fini en énumérant ses qualités. Je n'en demandais pas tant.

J'ai enchaîné avec mon classique, la fois où Isabelle et moi avons fait l'école buissonnière pendant exactement trente-sept minutes en cinquième année avant de revenir à la course en nous excusant. C'était moins drôlement raconté que ses aventures, mais j'espérais ne pas trop l'ennuyer quand même.

Le bon côté avec Snapchat, c'est qu'on peut recommencer quand l'enregistrement n'est pas satisfaisant. Au début, je m'y prenais à trois ou quatre fois avant d'envoyer ma vidéo. Au bout d'un moment, c'était plus spontané. J'ai glissé sur le sujet de notre enquête, mais l'heure du souper était déjà arrivée.

— On s'en reparle, je dois vraiment aller manger, ma mère bougonne

quand on n'arrive pas à la table au premier ouac, m'a informée Adam.

Je suis moi-même descendue pour le repas. J'étais fébrile, ne sachant pas quand Adam allait me recontacter. Mes parents et mon frère me regardaient d'un air suspicieux. J'ai annoncé que j'avais beaucoup de devoirs de ST (science et technologie, vraiment pas mon fort!) et ajouté que je voulais écouter une nouvelle émission en catalan maintenant accessible sur internet. Au nombre de sous-questions qu'ils ont posées, c'était clair qu'ils ne me croyaient pas.

De retour dans ma chambre – que mon père désigne comme ma tanière –, j'avais déjà un Snap mauve. Adamcote12 était de retour. Cette fois, il était dehors, avec Champ.

— As-tu du nouveau sur l'enquête? On est preneurs.

J'ai envoyé un message vocal au lieu de me filmer.

— Oui, mais non.

La vidéo suivante a pris quelques minutes à arriver, mais elle était hilarante. Champ avait un chapeau de paille sur la tête et un foulard de pirate autour du cou. Pendant qu'il faisait le beau, donnait la patte, puis l'autre patte, une voix hors champ disait:

— Quoi? Quoi? Allez, dis-le-moi…

J'ai répondu en me cachant derrière mon coussin en forme de lapin. Ce n'était pas aussi comique, mais c'était le seul animal que j'avais à portée de main.

—Je sais pas… Je suis pas supposée le dire.

Alors, Champ s'est mis à rouler, d'un bord, de l'autre. Fais le beau, donne la patte, pow pow, fais le mort. Il a même été cherché les pantoufles du père d'Adam, mais a perdu son chapeau dans l'escalier. En sourdine, j'entendais:

— Dis-le-moi, dis-le-moi…

Bien sûr, j'ai craqué. J'ai déballé ce que je savais sur la suspension de Jocelyne. Je l'ai fait autant par souci de vérité que pour me rendre intéressante. Si bien que je l'ai regretté à la seconde où j'ai envoyé mon Snap, toujours réfugiée derrière mon lapin-coussin.

J'avais donné ma parole à Thomas, je trahissais sa confiance. Cela avait beau être pour une bonne cause, je me trouvais pitoyable.

J'ai voulu supprimer mon Snap, mais Adam l'avait déjà vu. J'ai donc aussitôt refait une nouvelle vidéo pour lui expliquer à quel point il était important de ne pas en parler, ajoutant que je lui faisais confiance, que ma réputation était en jeu. En cliquant sur la flèche pour l'envoyer, j'ai réalisé à quel point c'était pathétique.

J'ai une fois de plus cherché à récupérer mon Snap, mais il était encore trop tard. Après quelques secondes, le vrai Adam m'est apparu en gros plan

dans une vidéo.

—J'ai une urgence, on s'en reparle.

On s'en reparle encore? Quand? J'avais une boule dans l'estomac. Il était peut-être déjà en train de tout raconter à Noah ou à Sabrina.

Pendant que je me faisais du sang de cochon, ma mère est venue vider un plein panier de linge propre sur mon lit. Comme si j'avais la tête à trier mes bas et à plier mes t-shirts. Ma soirée s'est poursuivie sous le signe du désordre, ma nuit aussi.

ADAM

8

La course

Belle surprise lundi soir. Alors que je snappais avec Victoria, mon entraîneur Benoît – tout le monde l'appelle Ben – est passé à la maison. En vélo, évidemment. Sur le coup, j'ai ressenti de la culpabilité. J'aurais dû être en train d'avaler des kilomètres au lieu de placoter avec une fille par écran interposé. Bien sûr, j'ai droit à une journée de congé par semaine, que je prends comme bon me semble, souvent le jeudi ou le vendredi. Mais, là, la semaine débutait à peine, alors j'étais vraiment mal à l'aise.

Heureusement, Ben n'a pas prêté attention à mon emploi du temps. Il voulait savoir si j'étais volontaire pour prendre la tête du peloton lors de la prochaine course, ce samedi. La saison achevait et il trouvait que c'était une bonne occasion de mesurer ma progression.

Mon père a dit oui avant que j'ouvre la bouche. J'ai répété: «Oui, oui», puisque mon coach, indifférent à l'approbation paternelle, attendait ma réponse.

Ben m'a exposé sa stratégie, la façon dont il allait positionner les autres gars autour de moi. Bien sûr, Noah ne serait pas loin. Je me doutais d'ailleurs qu'il allait me dépasser rapidement, mais ça m'était égal.

J'étais touché par cette marque de confiance de Ben et admiratif de sa philosophie sportive. Il expliquait comment il tenait à ce que tous ses coureurs s'améliorent et pas seulement à ce que son équipe arrive première. Mon père et lui ont d'ailleurs parlé de développement pendant une bonne demi-heure. Une personne étrangère à la conversation aurait pu penser qu'il était question de lionceaux: ils doivent se faire des pattes, montrer les dents, arrêter de monter l'un par-dessus l'autre…

J'avais le goût de rugir de bonheur. Dès que Ben s'en est allé, j'ai appelé Noah pour lui annoncer la nouvelle.

— On va être devant, tous les deux!

Mon ami était content pour moi, ne se sentait pas menacé, conscient d'être le meilleur des deux. Il a insisté pour que nous fassions un plan de course. Nous en avons jeté les bases, sachant que nous en aurions pour des jours à le remettre en question, à l'améliorer, à le peaufiner.

C'est au réveil seulement que j'ai repensé à ce que m'avait dit Victoria à propos de Jocelyne. J'ai immédiatement été envahi par un sentiment d'injustice, qui a grossi du saut du lit à mon lavage de dents.

En mettant le pied dans l'autobus, je n'ai pu résister à l'envie de demander au chauffeur quand elle reviendrait, Jocelyne.

—Je le sais pas, a-t-il répondu, l'air détaché et pressé.

— Vous êtes qui par rapport à elle?

—Je suis son patron. C'est à moi, la compagnie.

— Alors, vous savez sûrement ce qu'elle a.

— Non, pas vraiment.

— Est-ce qu'elle est malade?

— Aucune idée.

— Moi, je pense que vous le savez, pis vous faites semblant, ai-je asséné.

Non, mais quel menteur! J'ai eu envie de le mettre au pied du mur, de lui dire qu'on savait que Jocelyne avait été punie et de demander qu'il la réintègre sans tarder. Mais la confidence de Victoria m'en empêchait.

En poursuivant mon chemin dans l'allée du bus, j'ai capté son regard, mi-apeuré, mi-soulagé. En guise de salut, j'ai fait mine de zipper mes lèvres, pour qu'elle comprenne bien que je n'allais pas dévoiler son secret.

Je comprenais tellement son sentiment exprimé la veille. Je me considérais comme digne de confiance et je n'étais pas trop le genre à m'épancher. Mais, sous pression, avec mes amis, il m'arrivait de déballer des trucs que j'aurais voulu garder pour moi, puis de le regretter amèrement.

J'ai pris toute la mesure de l'inconfort de Victoria durant l'heure du lunch, quand elle a foncé droit sur moi alors que je récupérais mon ballon de basket dans mon casier. Impressionné par sa vitesse de déplacement, j'ai regardé derrière pour vérifier s'il n'y avait pas une autre personne dans son viseur. Mais non, son mignon petit nez pointait bien vers moi.

Quand elle est arrivée à ma hauteur, son visage était tendu et elle tapait sa bouteille thermos turquoise sur sa cuisse vêtue d'un jean.

J'ai jugé bon de prendre les devants.

— Tu m'as dit de pas le dire, t'en fais pas, t'as ma parole.

— Merci. Tu m'as fait une de ces peurs ce matin! Ça m'a confirmé que c'en est trop pour moi: je me retire de l'enquête.

— Mais… pourquoi?

— Ça me stresse de parler à des inconnus. Je suis pas de nature extravertie. Je l'ai fait pour Ivan, mais c'est vraiment trop pour moi. Je vais te laisser continuer avec Sabrina.

J'étais déçu, mais je pouvais comprendre son désistement. J'étais moi-même embourbé dans cette mission à la finalité pour le moins incertaine. Par contre, je ne comprenais pas ce que Sabrina venait faire là-dedans.

— Sabrina qui? Sabrina Huot?

— Oui.

— Mais elle a pas rapport là-dedans! me suis-je écrié spontanément.

Je me suis retenu d'ajouter que je la trouvais arrogante et embêtante.

— Sa sœur m'a dit que vous travaillez ensemble pour faire la lumière sur l'accident d'Ivan. Je sais que c'est une fille pas gênée, elle a l'air brillante,

elle est sûrement une bien meilleure partenaire que moi.

Je croyais rêver: Sabrina Huot laissait entendre qu'on faisait équipe et maintenant Victoria me larguait.

— Écoute, je ne travaille pas du tout avec Sabrina. C'est une des premières à qui j'ai parlé parce que je la connais depuis longtemps. Je lui ai juste demandé de consulter ses sœurs pour gagner du temps.

J'avais l'air de me justifier, mais je ne voulais surtout pas qu'il y ait d'ambiguïté, que Victoria s'imagine que j'en bavais pour une autre, alors que rien n'était plus faux.

J'ai résumé ma discussion avec Sabrina, expliqué comment on avait passé notre primaire à se taper sur les nerfs. Je lui ai même révélé le surnom que je lui avais donné: herbe à puce, parce qu'elle me donnait de l'urticaire.

Ma jolie interlocutrice – parce qu'elle était jolie avec ses yeux bruns soucieux, sa bouche pensive et son poing serré – a écouté poliment, mais n'a pas flanché.

—Je pense pas que je suis la bonne personne pour t'aider de toute façon. Je te souhaite bonne chance. J'espère vraiment que tu trouveras qui était derrière l'embuscade. Si jamais j'apprends quelque chose, je te le dirai.

Quoi? C'en était fini de notre collaboration? Je n'étais pas consulté, j'étais informé, il fallait que je me rende à l'évidence.

— C'est comme tu veux, je peux pas te casser un bras.

Ma blague est tombée à plat.

Victoria est repartie avec le même pas militaire. Bien sûr, colonel. Au revoir, colonel. Je n'aurais jamais cru qu'elle puisse être aussi catégorique.

J'ai dribblé de façon peu convaincante jusqu'au terrain de basket. En voyant les gars s'amuser – Noah tenait la tête de Félix sous son aisselle gauche et tentait de lancer au panier avec son bras droit –, l'adrénaline est montée d'un coup et j'ai mis de côté ma déception.

L'après-midi est passé à la vitesse de l'éclair. Au retour de l'école, je ne pensais qu'à rouler. J'ai fait facilement le double de mon objectif kilométrique et je suis arrivé en retard pour le souper. Ma mère était visiblement irritée, mais mon père lui a fait signe de se calmer et m'a gratifié d'un pouce en l'air. Il était fier que je parte en tête de peloton cette fin de semaine, il allait me donner trop d'attention jusqu'à samedi.

J'ai passé le reste de la semaine à m'entraîner comme un fou. Comme je testais le circuit, j'ai dépassé un peu les limites et je suis repassé quelques fois devant la maison de Victoria. Mes regards furtifs ne m'ont pas permis de la voir. J'ai aperçu un chien et des poules de fantaisie, les jambes d'un homme – son père, je suppose – sous un vieux tracteur. J'ai aussi vu un rideau blanc semi-transparent bouger au deuxième étage. Allez savoir si c'était elle, le vent

ou mon imagination.

Depuis que Victoria s'était exclue de notre duo, j'avais aussi cessé de poser des questions sur l'incident. Le temps me manquait et le cœur n'y était plus. Sur un coup de tête, le vendredi, j'ai envoyé un texto à la déserteuse.

J'abandonne l'enquête.

Sa réplique est venue rapidement.

Je ne veux pas te décourager, tu dois continuer.

Elle était au bout du cell. J'ai basculé vers Face-Time pour lui parler de ma compétition du samedi suivant, spécifiant qu'elle se tenait près de chez elle. Victoria m'a répondu avec un sourire qu'elle était au courant, que son père critiquait la fermeture des rangs avoisinants à toute circulation automobile. Son image me faisait du bien.

—Je vais partir premier, ai-je senti le besoin de lui dire.

J'ai un peu regretté. Ça me mettait de la pression. Elle n'a pas relevé le stress potentiel et s'est contentée de m'encourager chaudement.

— Tu pourrais venir faire un tour si tu as le temps, ai-je avancé.

— Qu'est-ce qu'il y a à voir? a-t-elle demandé.

J'étais bien embêté pour répondre, car le cyclisme est un sport d'acteur, pas de spectateur. Ma mère me le répète souvent. Au mieux, pour cette compétition, Victoria allait voir passer les coureurs trois fois au coin de son rang, avec un intervalle de plusieurs longues minutes entre chaque tour.

Je me suis senti obligé de répondre franchement.

— Pas grand-chose. Ce serait un peu plate pour toi. Oublie ça.

Elle n'a pas insisté.

Le samedi matin, j'étais fébrile au cube. Durant le trajet en auto, dans le stationnement, pendant l'échauffement, Noah et moi continuions de discuter de notre plan. Ben a mis fin à nos hypothèses en nous expliquant son plan à lui. Noah a tenté de rouspéter.

— On détient la clé vers le podium, a-t-il dit en faisant mine de déverrouiller une porte.

Ben n'a même pas dit un mot. Il a suffi d'un regard pour régler l'affaire. Nous allions suivre son plan.

Avant de monter sur mon vélo jaune, j'ai jeté un regard à la ronde. Des mamans bénévoles, dont la mienne, discutaient près de nos réserves alimentaires: boissons sucrées bourrées d'électrolytes, yogourts grecs et bananes pour les muscles endoloris. Les pères faisaient des pronostics sur l'issue de la course. Pas de trace de Victoria. C'était mieux ainsi, j'avais besoin de toute ma concentration. Ce moment était aussi important que stressant pour moi. À savoir s'il serait heureux ou malheureux, je ne pouvais le dire encore.

La course a commencé comme nous l'avions prévu, moi devant et Noah un peu derrière, à droite. Sur ma gauche, Marco, un cycliste doué, mais pressé comme un citron par son père, Gianny, un Italien très vocal. Il savait qu'aujourd'hui, il était là pour me mettre en valeur. Cela lui vaudrait assurément une critique parentale, pauvre gars. Les autres cyclistes, une bonne vingtaine, s'agglutinaient derrière. Leur énergie rejaillissait sur moi. Quand le signal de départ a été donné, j'ai bondi tel un félin sur sa proie.

Les premiers tours se sont déroulés rondement, malgré la pression du leader du club adverse qui me suivait comme une ombre. Sur les longs plats, j'allais me reposer derrière Noah ou Marco, comme Ben me l'avait recommandé. Dans les côtes, je reprenais la position de tête: je suis plus grimpeur que sprinter.

Au deuxième tour, la foule était plus nombreuse, mais je n'y prêtais pas attention. Je suivais mon plan de course. Tout allait comme prévu.

C'est vers la fin du dernier tour que j'ai été dépassé pour de bon par un compétiteur de l'autre équipe, qui avait probablement ménagé son énergie – et mon ego – jusque-là. Pour tout dire, ils étaient plusieurs tout juste derrière moi, aux couleurs de son club et du mien. J'entendais le crépitement de leurs pneus sur l'asphalte, leur souffle exténué qui se mêlait aux battements de mon cœur.

Puis un bruit jamais entendu en compétition s'est ajouté. Tagada, tagada, tagada…

J'avais beau rouler aussi vite que mes jambes le permettaient, le bruit s'amplifiait.

Quand se sont ajoutés des «hey», des «pas vrai» et des «ben voyons» provenant du peloton et des spectateurs de plus en plus nombreux sur les côtés de la route, mon cerveau a identifié la source du bruit.

Des sabots, un cheval, un cheval au galop, ça ne pouvait être que ça! Ce n'était pas l'envie qui manquait, mais je n'ai pas regardé derrière. Je n'allais pas prendre le risque de gâcher ma compétition. J'ai plutôt recentré mon attention sur le petit maigre de l'autre club que je n'arrivais pas à dépasser.

En franchissant la ligne d'arrivée, bon deuxième, j'ai levé les bras au ciel. Les oh! et les ah! n'étaient pas pour moi: les spectateurs se dispersaient de peur d'être frappés par le cheval au galop. Je n'ai pas été offusqué, je me suis plutôt mis à rire.

Je vivais l'équivalent de la course du Critérium international, à Toulouse, en France, en 1997, alors qu'un immense cheval avait bondi hors de son enclos pour rejoindre les cyclistes. J'avais vu ces images au moins cent fois. J'enviais les cyclistes qui avaient vécu ce moment magique.

Cette fois, j'étais dans l'histoire. Le cheval était plus petit, la course moins importante, mais c'était aussi cocasse. Je savourais le moment.

Quand j'ai déplissé les yeux, j'ai vu un vieux monsieur et un petit bout de femme, une branche dans chaque main, formant un rempart au bout de l'intersection qui fermait le circuit. En les apercevant, le cheval a ralenti au pas et s'est même arrêté net à quelques mètres d'eux. L'homme s'est approché doucement de la bête en lui parlant à voix basse et l'a saisi par le licou. La jeune fille lui a offert sa ceinture en guise de laisse.

Quand je suis descendu de mon vélo et que j'ai repris contact avec la réalité, j'ai constaté que c'était Victoria. Je lui ai aussitôt fait un signe de la main. Elle a eu l'air de me poser une question. J'ai mis les doigts de ma main gauche en oreilles de lapin pour lui signifier que j'étais arrivé deuxième. Elle a souri. Moi aussi. J'étais heureux.

VICTORIA

9

Le raccompagnement

Adam était satisfait de sa position. C'est du moins ce que j'ai déduit en voyant sa mine réjouie quand il s'est approché de moi. Je n'ai pas eu le temps de lui dire que j'avais raté son arrivée. Il m'a assaillie de compliments et de questions sur mon intervention auprès de la vraie vedette des cinq cents derniers mètres.

— Wow, c'est vraiment impressionnant que tu sois capable de maîtriser un cheval comme ça. J'en reviens pas, t'es vraiment courageuse! Où t'as appris ça? T'as pas peur?

— C'est rien, il suffit de connaître les chevaux, ai-je répliqué humblement.

Je le pensais vraiment.

Quand j'ai vu arriver Chuck, le quarter horse de l'écurie Beaurivage où j'ai déjà suivi des cours d'équitation, je n'ai pas pensé plus loin que le bout de mon nez. Alors qu'Isabelle se jetait dans le fossé comme d'autres spectateurs, j'ai plutôt traversé l'intersection toute proche pour me donner une marge de manœuvre et arrêter le fugitif.

Un grand-père très en forme a eu la même idée. Je l'ai vu ramasser une branche qui traînait pour donner de l'amplitude à ses bras. Je l'ai imité. Ensemble, nous avons formé un mur pour freiner les ardeurs de Chuck, qui s'est mis au pas instinctivement. Le grand-père, plus grand et encore plus motivé que moi, s'est approché de lui et l'a saisi par le licou. J'ai offert ma ceinture pour qu'il en fasse une longe, puis il a éloigné doucement le cheval de la foule.

— Dans la nature, les chevaux sont des proies. Alors, si tu arrives à leur faire croire que tu es plus fort qu'eux, ils vont t'écouter. C'est dans la tête que ça se passe.

Je n'avais pas fini d'expliquer cette loi de la nature à Adam, qui semblait sceptique, que M. Beaurivage, mon ancien coach d'équitation, passait près de nous avec Chuck. Il venait de récupérer l'animal et le faisait fièrement parader, récoltant les compliments pour son beau pelage alezan.

En me voyant, M. Beaurivage a crié un gros merci et m'a lancé ma ceinture. J'ai répliqué avec un sourire gêné. Plusieurs personnes regardaient maintenant dans notre direction.

Un homme tenant un calepin dans ses mains s'est avancé vers nous. C'était le journaliste de l'hebdomadaire local, qui était sur place pour couvrir la course, mais voulait ajouter quelques lignes sur l'escapade de Chuck. Il a fait signe à M. Beaurivage de nous rejoindre et lui a demandé ce qui avait bien pu se passer dans la tête du cheval pour qu'il galope avec les coureurs.

— Il a pris les petits gars pour des amis, a répondu le plus sérieusement du monde l'homme de chevaux avant de décrire le caractère grégaire de ces grosses bêtes.

Quand le journaliste s'est tourné vers moi pour avoir ma version de l'histoire, c'est encore M. Beaurivage qui a répondu.

— Victoria a tout appris ça chez nous. Elle a jamais été peureuse, pis les chevaux sentent sa bonté.

J'ai rougi, puis j'ai raconté brièvement ce que j'avais vu et fait. Adam a ensuite été invité à parler de sa course. Il ne semblait pas s'offusquer de ce que Chuck lui ait volé la vedette. Au contraire, il a fait le parallèle avec une course qui s'était déroulée en France, où un cheval s'était aussi délié les jambes à côté des cyclistes.

— C'était un de mes rêves. Je peux me vanter de l'avoir réalisé, a-t-il confié.

Drôle de rêve, mais tant mieux pour lui.

Quand est venu le temps de prendre une photo pour le journal, Adam a insisté pour que je sois à ses côtés ainsi que M. Beaurivage et Chuck. Deux cyclistes du club adverse, arrivés premier et troisième, complétaient le tableau.

Il a fallu serrer les rangs pour que chacun soit visible. Mon bras gauche a touché le bras droit d'Adam. J'ai eu le réflexe de le retirer aussitôt, mais Adam s'est replacé et me touchait encore. Comme il ne bougeait plus, j'ai gardé la pose, peau contre peau. Je n'avais plus conscience du reste de mon corps. J'aurais juré que tous mes neurones étaient concentrés sur ce petit bout d'épiderme.

Isabelle s'est postée à côté du journaliste avec son appareil photo pour capturer elle aussi le souvenir de cette journée hors de l'ordinaire. C'est elle qui avait insisté pour que nous allions faire un tour à la compétition de vélo, sous prétexte que ça l'intéressait. Je savais qu'elle voulait surtout que je saisisse l'occasion de me rapprocher d'Adam. Ça ne pouvait pas être plus vrai qu'à ce moment précis.

Noah s'est joint au groupe au moment où le journaliste nous disait au revoir. Il rigolait, comme toujours.

— Hé, c'est Victoria, qu'est-ce que tu fais ici? Ah, c'est vrai, tu fais la circulation!

Adam avait l'air un peu mal à l'aise. Je n'ai pas dit qu'il m'avait invitée, puis désinvitée.

—J'habite près d'ici, on est venues voir ce qui se passait.

La conversation a tourné autour de mes cours d'équitation, puis de la stratégie de l'équipe cycliste adverse. Je ne comprenais pas tout, mais la passion d'Adam et de Noah me faisait sourire. Isabelle riait abondamment de toutes leurs blagues et en réclamait encore.

Quand nous avons voulu prendre congé – l'heure du dîner était passée

depuis un bon moment –, les deux gars ont commencé à marcher avec nous. En passant près de la table de ravitaillement, nous pensions les avoir perdus, mais ils nous ont rattrapées avec des bananes et des pots de yogourt dans les mains.

— Vous êtes venues comment jusqu'ici? a demandé Noah.

C'était la question à laquelle Isa et moi ne voulions surtout pas répondre.

Nous nous étions rendues au point de départ de la compétition sur nos vieilles bécanes pas chères et trop lourdes, prétextant une envie subite de faire du vélo. Tout pour ne pas demander de transport à mon père irrité ou à ma mère trop perspicace, et être forcées d'avouer qu'il y avait un garçon dans l'équation. Puis, pour éviter les regards moqueurs des cyclistes suréquipés, nous avions caché nos montures et nos casques dans un fossé – aucun risque de se les faire voler! – et avions parcouru les cent derniers mètres à pied.

— On a un petit bout à faire, ai-je répondu à Noah pour gagner du temps, sachant très bien que je ne répondais pas à la question.

— On peut vous raccompagner. Êtes-vous à pied? a recommencé Adam.

Isabelle a fait une de ces têtes en entendant la proposition, au point qu'elle s'est étouffée avec sa salive. Pendant qu'elle toussait, je cherchais une porte de sortie. Il n'y en avait juste pas.

— C'est gentil, mais c'est un peu loin, ai-je tenté.

Noah et Adam n'ont pas rouspété. Ils se sont regardés et ont décrété qu'ils allaient chercher leurs vélos. Pendant cette courte pause, Isa a repris son souffle et m'a fait comprendre qu'il valait mieux jouer franc jeu.

Nous avons couru jusqu'à nos vieux vélos, les avons extirpés du fossé et les avons enfourchés à temps pour le retour des gars. Nous nous attendions à des blagues embarrassantes ou à un silence poli, mais Adam et Noah n'ont pas bronché.

— Cool. Ça va toujours plus vite sur deux roues, s'est contenté de dire Adam.

— Vos casques! a rappelé Noah, l'air de nous faire la leçon avec l'index.

J'ai enfilé le mien à contrecœur: j'avais beau ne pas trop m'en faire pour mon look, j'étais bien consciente que ça ne m'avantageait pas.

Personne n'a parlé pendant les trois kilomètres que nous avons parcourus avant d'arriver chez moi. Adam et Noah ont eu la galanterie d'ouvrir le cortège et de rouler lentement, nous épargnant à Isabelle et à moi l'anxiété de performance. Cela m'a donné le temps de penser à au moins douze scénarios pour expliquer à mes parents la présence des deux garçons, mais je n'ai pu arrêter mon choix sur celui qui serait à la fois le plus crédible et pas trop loin de la vérité.

— C'est ici, ai-je crié aux gars une fois passé le verger du voisin.

J'étais fière en voyant apparaître ma coquette maison verte. Elle semblait tout droit sortie d'une publicité de centre jardin, le pouce vert de ma mère ayant fait naître des massifs de rudbeckies jaunes, orangées et pourpres se moquant de ce début d'automne.

— C'est beau ici, a laissé tomber Noah. Vous avez des animaux?

Je n'ai pas eu le temps de répondre que Jolie se roulait devant les garçons en glapissant.

— Un chien qui ne connaît pas les bonnes manières, comme vous pouvez le voir, quelques chats et des poules dans la grange. Sans oublier mon frère.

— On peut les voir? a demandé Adam, déclippé de son vélo, son casque sous le bras.

J'étais prête à tout lui montrer, même mon frère et notre désordre familial, pour le garder plus longtemps près de moi. Après avoir pris soin de cacher les précieux vélos derrière la maison, nous nous sommes dirigés vers la grange. Chemin faisant, j'ai raconté l'histoire de notre fermette, comment elle était passée de ferme laitière à commune *peace and love* avant de faire le bonheur de mes parents.

C'est à ce moment que mon père est arrivé au volant de son vieux tracteur, une balle de foin géante en équilibre précaire dans la pelle avant. Il portait ses gros écouteurs sans fil, sans doute pour s'enfiler des podcasts ennuyeux sur les finances ou une obscure vedette sportive. Il avait l'air complètement ailleurs.

Ne voulant pas qu'il fasse le saut en nous trouvant sur sa route, je me suis approchée pour lui signaler notre présence. Mes cris et mes signes de la main n'ont pas suffi. J'ai donc saisi l'os en plastique du chien, qui traînait dans le gazon, et visé la cabine. J'ai tellement bien réussi mon coup que le faux os a atteint sa casquette. Il a eu le réflexe d'appuyer sur les freins, tellement fort que son corps s'est plié en deux sur le volant.

La balle de foin a été éjectée et a poursuivi son chemin en direction de mes amis. C'est Adam qui était le plus près et le moins attentif, semble-t-il, car il a été frappé par l'immense cylindre de verdure et projeté au sol.

Tous les témoins ont retenu leur souffle, moi doublement, craignant une blessure pour Adam et la colère de mon père. Les deux ont crié «ayoye!» quasiment en même temps. Je me suis précipitée sur le plus jeune des deux, mais il était déjà sur ses coudes.

Noah lui a tendu la main et l'a remis sur pied.

— Ça va, champion?

— Ben oui, a répondu Adam en balayant les brins de foin collés sur son maillot en lycra.

Il n'en fallait pas plus à Noah pour se mettre à rire. Isabelle l'a imité. Adam esquissait un sourire gêné.

Pour ma part, j'étais furieuse. Mon père était tellement dans la lune qu'il aurait pu nous passer dessus. Il l'a d'ailleurs confirmé en se dépliant.

— Je ne vous avais pas vus!

Il ne voit jamais rien. Il n'écoute jamais rien.

— Voulais-tu me tuer?

C'est à moi qu'il parlait.

— Non, toi?

J'ai ignoré sa question sur mes amis – «C'est qui, eux autres?» – et j'ai poursuivi mon chemin vers la grange, où j'ai présenté mes poules de races disparates et les chatons de l'année.

Pendant qu'Isabelle et Noah se disputaient à savoir lesquels des chats gris ou des chats roux étaient les plus mignons, je me suis approchée d'Adam pour m'enquérir de son état et lui présenter mes excuses.

Il m'a dit qu'il allait bien, qu'il était juste un peu étourdi, mais qu'il était content de voir où j'habitais.

— Ça te ressemble ici, c'est naturel, on se sent bien.

J'ai pensé que c'était un compliment et j'ai senti mes joues chauffer.

Noah a décrété qu'il était temps de retourner sur les lieux de la compétition. Le père d'Adam devait avoir fini de ramasser les barrières et les attendre pour retourner à la maison.

J'ai dit aux deux amis que mon père pouvait aller les reconduire. Ils ont dit non en secouant la tête et en pressant le pas. Je les comprenais d'avoir peur.

Alors qu'ils reprenaient leurs vélos, ma mère est sortie sur le patio pour les saluer. En bonne maman, elle leur a offert à boire et à manger pour ensuite leur demander leur prénom et ce qu'ils faisaient ici. Ils ont décliné la collation, avant de se nommer.

— On prend le même bus, ont-ils insisté pour justifier leur présence.

Puis ils sont partis en roulant à un bon rythme.

J'ai accepté l'offre de nourriture de ma mère et me suis enfermée avec Isa dans ma chambre pour le reste de l'après-midi. Nous avons repris le fil des événements en nous pinçant pour confirmer que c'était vraiment arrivé.

Isabelle partie, j'ai osé une sortie pour aller souper. Nous avions à peine avalé deux bouchées que mon père s'est empressé de dire:

— Victoria est revenue à la maison avec un trophée aujourd'hui.

Il faisait bien sûr allusion à la visite des garçons. Trop occupé à rire et à guetter ma réaction, il omettait volontairement de préciser qu'il avait failli tuer quatre adolescents!

J'ai raconté l'histoire à ma façon, malgré les nombreuses interventions de

mon frère qui semblait à la recherche d'un détail insignifiant pour me contredire.

Ma mère a heureusement suivi le fil. Elle a grondé mon père, m'a reproché le lancer de l'os en plastique, puis elle s'est mise à craindre une commotion cérébrale pour Adam.

— Il faut absolument vérifier s'il a mal à la tête, s'il a vomi. Ses parents doivent le surveiller cette nuit, a-t-elle fait valoir, visiblement inquiète.

Je lui ai dit que je ferais le message. Ma mère me confiait une mission humanitaire. Je n'allais pas la décevoir.

ADAM

10

La mauvaise nouvelle

Le retour à la maison a été anormalement silencieux. J'en ai déduit que mon père avait trouvé que nous avions mis trop de temps à revenir de notre expédition chez Victoria. Pourtant, il nous avait assuré qu'il n'était pas pressé car, en bon bénévole, il devait attendre que la dernière barrière soit ramassée avant de quitter les lieux de la compétition.

Il ne pouvait quand même pas me reprocher ma deuxième place. J'avais fait un très bon temps et surtout j'avais bien manœuvré en tête de peloton. Ben n'avait dit que du bien de ma performance.

Noah n'a pas remarqué le petit froid parental et il s'est invité à la maison comme d'habitude. Nous avons passé le reste de l'après-midi à commenter et à revivre la course, à deux pas du frigo pour mieux le vider de son contenu et refaire ainsi nos forces. Quand il est finalement parti, après trois textos insistants de sa mère dont le dernier finissait par «viens-t'en tout de suite», j'ai pris la direction du patio, où se trouvait mon père.

En me voyant, il a posé son téléphone et essuyé une larme. Quoi? Mon père pleurait? Je me demandais encore si c'était à cause de ma course.

— Qu'est-ce qui se passe? me suis-je questionné à voix haute.

Mon père a pris une grande inspiration et s'est raclé la gorge. Des scénarios d'horreur me venaient en tête. Ma sœur a eu un accident… Mes parents se séparent… Mon chien s'est fait écraser par une automobile… Je ne m'attendais plus à une leçon sur ma position dans le peloton, c'était assurément bien pire.

— Papi a un cancer.

Le temps que je décode ces quatre petits mots, une autre larme avait roulé sur le visage de mon père. Les questions se bousculaient dans ma tête, mais aucun son ne sortait de ma bouche. Depuis quand? Quel cancer? Allait-il mourir?

—J'ai préféré te le dire après la compétition pour ne pas te déconcentrer, mais j'étais incapable de te le cacher une minute de plus, a-t-il dit avant de s'excuser pour le camouflage.

Je ne pouvais pas lui en vouloir. Il avait fait cela pour me protéger, pour garder mon petit bonheur intact. Et le sien aussi, par conséquent.

Il m'a parlé du satané cancer, celui du poumon, qui rattrapait Papi, ancien fumeur de cigarettes, encore abonné au cigare lors des grandes occasions. Il m'a décrit ce qui s'en venait: la chirurgie, puis la radiothérapie. Je n'y connaissais rien, mais je devinais que ça n'allait pas être une partie de plaisir. Je venais assurément de perdre mon partenaire de ski pour l'hiver. Papi, l'as de la glisse, devait être encore plus chagriné que moi de mettre une croix sur nos discussions de remonte-pente.

J'ai dit à mon père qu'il pouvait me parler de ses sentiments quand il

voulait, que je pouvais accompagner Papi à ses traitements, déneiger sa cour, même regarder le tennis avec lui, bien que ce ne soit vraiment pas mon sport préféré.

Mon père a sauté sur l'occasion.

— Est-ce que l'offre de pelletage est bonne pour ici? J'aimerais bien t'exploiter, moi aussi!

Il s'est levé pour me serrer dans ses bras. Je n'ai pas évité le câlin, comme je le fais souvent par réflexe adolescent. J'ai accepté et même apprécié son étreinte.

Nous avons préparé un souper de gars – ailes de poulet et frites – en parlant de la course, puis ma mère et ma sœur nous ont rejoints et nous avons mangé tous ensemble en parlant un peu de Papi, mais surtout de ma course.

Mon père a trouvé le moyen de rapporter le fait que Noah et moi avions tenu compagnie à deux filles. Justine est devenue subitement très intéressée et a posé une douzaine de questions en rafales. Je suis demeuré silencieux comme un bloc de pierre.

— Je sais pas qui court après qui, mais je trouve que mon gars a l'air plus motivé que d'habitude, a conclu mon père.

Sur ces bonnes paroles, j'ai pris congé pour aller enfin me doucher puis cuver mes émotions dans ma chambre.

En reprenant mon téléphone, que j'avais mis de côté à la demande de ma mère pour tenir compagnie à mon père, j'ai vu que Victoria m'avait snappé. J'ai ouvert sa vidéo et je lui, ai trouvé un air inquiet. Ah non, pas une autre mauvaise nouvelle!

J'ai vite compris ce qui se passait: ayant appris que j'avais reçu une balle de foin sur la tête, sa mère voulait s'assurer que je ne souffrais pas d'une commotion cérébrale. Décidément, les mères sont toutes pareilles, toujours à se préoccuper de notre santé et à nous surprotéger.

J'avais complètement oublié cet incident, mais ce n'était sûrement pas un signe de commotion.

J'ai décidé de m'amuser un peu et j'ai répondu à Victoria en feignant un air perdu.

— *Est-ce qu'on se connaît?*

Un moment s'est écoulé. Je m'apprêtais à lui écrire que c'était une blague quand j'ai reçu sa réponse.

— *Adam, est-ce que ça va? C'est moi, Victoria.*

C'était sans contredit la plus jolie phrase que j'avais entendue de la journée: «C'est moi, Victoria.»

J'avais envie d'une autre étreinte.

J'ai mis fin à mon petit jeu.

— Je faisais une farce. Tout va bien, enfin plutôt bien.

Je me suis arrêté là. Je ne savais pas quoi ajouter sans parler du cancer de mon grand-père, qui ne me sortait pas de la tête. Et puis les larmes de mon père, sa peine profonde, c'était déstabilisant.

Comme je m'en doutais, Victoria a accroché sur le «plutôt bien». Son Snap suivant avait la forme d'un interrogatoire. Elle me demandait si j'avais mal à la tête, envie de vomir, si je me rappelais mon âge, mon adresse. Tout ça sur un ton doux et bienveillant, comme si j'étais un petit animal blessé.

Je n'avais pas envie du va-et-vient des vidéos éphémères, je lui ai suggéré de passer à FaceTime. J'avais envie de la voir en vrai, ou presque.

L'attente n'a pas été longue. Son joli minois est apparu sur mon écran. Elle avait encore des points d'interrogation dans les yeux. J'ai répondu le plus sérieusement possible à son questionnaire de dépistage des commotions. Quand elle m'a demandé de dire les jours de la semaine à l'envers, j'ai craqué et j'ai éclaté de rire.

—J'ai de la misère à m'en souvenir dans l'ordre si je ne commence pas par lundi, me suis-je dénoncé.

Elle a pouffé aussi.

J'aurais voulu qu'elle rie comme ça toute la soirée. Ça me faisait le plus grand bien. Mais la pensée de mon grand-père faible et amaigri, voire mort, ne me lâchait pas. Sans trop réfléchir, j'ai révélé à Victoria pourquoi j'allais «plutôt bien». Elle a quasiment fondu d'empathie, puis elle m'a rassuré. Le cancer du poumon est grave, très grave, mais il peut se soigner. Et même si ce n'est pas le cas, il reste de bons moments à vivre malgré la maladie, qui rapproche encore plus les gens qui s'aiment. C'était tellement bien dit que je me suis promis de le répéter à mon père.

La discussion a glissé sur nos grands-parents, puis nos familles, si bien qu'après plus de deux heures de FaceTime, nous avions fait le tour de nos arbres généalogiques respectifs, échangé nos dates d'anniversaire et glissé sur nos habitudes de vacances d'été, elle en camping au fond du bois, moi dans un appartement avec vue sur la mer.

C'est sa mère qui a mis fin à notre échange passionnant en venant prendre des nouvelles de moi.

— Et puis la commotion?

Victoria est allée droit au but.

—J'ai vérifié, tout semble beau.

Le ton de la réponse suggérait nettement qu'elle ne souhaitait pas poursuivre la conversation. Mais sa mère s'est approchée pour faire un petit salut à l'écran.

— Coucou, Isabelle!

Elle a eu un petit mouvement de surprise en me voyant.

— C'est toi, le garçon que mon mari a failli envoyer à l'hôpital?

Je n'avais pas aussitôt dit oui qu'elle me demandait si j'allais bien et me faisait promettre d'informer mes parents de l'incident.

Elle était sur son départ, en train de présenter des excuses au nom de son mari, quand elle s'est ravisée et m'a demandé d'attendre. Le visage de Victoria s'est assombri. Elle a coupé le son. L'image s'est fixée sur son couvre-lit noir à pois blancs. Je devinais qu'il y avait des discussions.

— Mon père veut te parler, a soupiré Victoria quand elle est réapparue, l'air embêté.

Son père a pris trois secondes pour présenter ses excuses. Puis, au lieu de repartir, il m'a demandé ce que je faisais chez lui avec sa fille.

Je ne savais pas trop quoi répondre. J'ai parlé du bus, de ma course, des poules, dans le désordre et sans conviction. Cela m'a permis de réaliser que je me cherchais des raisons pour passer du temps avec Victoria.

— C'est bien toi qui t'entraînes dans le rang depuis quelques semaines.

Le paternel était plus dans l'affirmation que dans l'interrogation.

Je n'ai pas osé dire non.

— Ça se peut que je sois passé quelques fois.

J'avais hâte que l'interrogatoire se termine. C'est arrivé avec une question sur mon âge. J'ai dû répondre que j'avais 16 ans. Je me suis bien abstenu de préciser que j'allais fêter mon anniversaire dans quelques semaines.

— Ma fille vient d'avoir 15 ans, a ajouté le père de Victoria. C'est la plus intelligente, la plus gentille, la plus jolie, alors essaie pas de la berner.

J'avais l'impression d'être dans un téléroman des années soixante, où le père de la belle du village éconduit les prétendants trop insistants.

La bulle dans laquelle j'étais avec Victoria depuis quelques heures était définitivement crevée. Trop mal à l'aise pour poursuivre la discussion, je me suis excusé, disant avec raison que j'étais fatigué. Victoria n'a pas tenté de me retenir, elle avait l'air en état de choc.

Je me suis mis au lit aussitôt. J'avais atteint la limite de ce que mon corps et mon esprit pouvaient donner ce jour-là.

Le lendemain matin, j'ai passé un coup de fil à mon grand-père, que j'ai trouvé en meilleure forme que je l'avais imaginé. Il était plongé dans la lecture d'un livre de motivation écrit par un entraîneur sportif et m'a expliqué comment les conseils sur la concentration, la nutrition et l'entraînement des plus grands athlètes pouvaient s'appliquer à la lutte contre le cancer.

—Je vais tout faire pour que tu décroches ta médaille d'or, que je lui ai dit.

Il a balbutié des remerciements, la gorge nouée, puis il a raccroché.

L'émotion n'était pas loin.

J'ai aussi informé mes parents – je l'avais promis – que j'avais reçu une balle de foin sur la tête. Ils m'ont écouté d'une oreille distraite, trop occupés qu'ils étaient à s'obstiner sur la façon de réparer le grille-pain, alors que tous deux n'y connaissent absolument rien. Seule ma sœur a réagi en mimant un singe qui tombe à la renverse. Très drôle, Justine.

Dans l'après-midi, j'ai reçu un texto de Victoria, qui s'excusait de l'intrusion de ses parents dans notre discussion de la veille. Après presque une journée, cela me paraissait plus drôle que malaisant. J'ai décidé de la facetimer. Elle a répondu de son hamac.

— C'est tellement pas grave, ai-je commencé.

Et sans que je m'en rende compte, nous sommes repartis pour une bonne heure et demie de placotage.

Je lui ai notamment présenté mes héros cyclistes: Eddy Merckx, le plus grand cycliste de tous les temps, Miguel Indurain, une machine bien rodée, Julian Alaphilippe, double champion du monde et fierté des Français.

— Ces gars-là sont des concentrés d'endurance physique et de force mentale. J'aimerais être comme eux.

Victoria m'a parlé des langues menacées en Amérique du Nord, toutes autochtones. Parfois, il y a seulement quelques personnes capables de les comprendre et d'en faire la traduction, m'a-t-elle appris.

— Ces langues résonnaient dans nos forêts bien avant le français ou l'anglais! Elles font partie de notre histoire. On peut pas les laisser disparaître sans rien faire!

À ma grande surprise, elle a réussi à me fasciner avec un sujet à des années-lumière de mes intérêts. Pour moi qui avais l'impression que seules les passions sportives valaient la peine d'être vécues, c'était une leçon tout en douceur. Dictionnaire ou chronomètre, ses goûts valaient bien les miens.

VICTORIA

11

L'invitation

En attendant l'autobus en ce lundi matin pluvieux, je n'avais qu'une question en tête: comment réagir à la vue d'Adam? Nos longues conversations, le samedi soir, puis le dimanche après-midi, me semblaient irréelles. J'avais le sentiment de le connaître depuis toujours, alors qu'un monde, ou plutôt des mondes nous séparaient.

Comment réconcilier une bicyclette de course et un dictionnaire d'atikamekw? Quels sont les points communs entre sa banlieue proprette et ma campagne pleine de bibittes? Et comme l'avait fait remarquer mon père peu subtilement, je venais à peine d'avoir 15 ans et il en aurait bientôt 17.

De toute façon, j'étais bien consciente qu'il y avait un grand pas entre une complicité virtuelle et une familiarité amicale. J'étais sans doute un trophée postcompétition pour un sportif qui aime l'adrénaline et adore être admiré. Bref, je ferais mieux de garder mes palpitations pour moi.

J'en étais à une quinzaine de cailloux bottés dans le fossé et autant de cris de mon coq hyperactif quand l'autobus est arrivé. Alors que je levais les yeux pour voir où je posais les pieds, aussi pesants que mon cerveau préoccupé, le bas d'un pantalon orange s'est imposé à ma vue. Ça ne pouvait être que Jocelyne! Il y aurait de la couleur dans ma vie aujourd'hui, quoi qu'il arrive avec Adam.

La chauffeuse a eu le temps de me saluer joyeusement avant que j'aie pu articuler le moindre «allô».

—Je suis vraiment contente que vous soyez de retour! ai-je dit une fois embarquée et la surprise passée.

— On se tutoie, ma petite fée! m'a-t-elle grondée gentiment.

Puis elle m'a demandé de m'asseoir sur le premier banc derrière elle et de lui raconter ce qui s'était passé pendant son absence. J'ai commencé par lui dire que son sermon avait eu de l'effet et qu'il y avait une belle solidarité dans le 103. Elle rayonnait.

Puis j'ai parlé de son remplaçant.

—Je ne veux pas l'insulter, mais il n'était pas sympathique du tout.

Elle a éclaté de rire.

— Normal, c'est mon patron!

— Ah bon, pourtant il a fait semblant qu'il ne te connaissait pas.

—J'espère bien qu'il me connaît, peut-être un peu trop à son goût même!

Avant que j'aie osé lui demander si elle avait été suspendue, la chauffeuse a pris des nouvelles d'Ivan.

— Ça semble bien aller. Son plâtre devrait être enlevé bientôt.

J'ai enchaîné avec l'anecdote du retour d'Ivan dans le bus: l'accueil de Noah, le salut à la casquette, les cris des autres élèves et la frustration du

chauffeur. J'ai escamoté volontairement mon rôle de traductrice. Je ne voulais pas avoir l'air de me mettre en valeur.

— Noah, c'est ma vedette rock. Chaque autobus a la sienne, a rigolé Jocelyne.

Puis elle a poursuivi sur le ton de la confidence:

— Comment va mon beau Adam?

J'ai senti une chaleur intense sur mes joues. J'ai fait semblant d'avoir chaud et j'ai détaché ma veste de jean doublée en faux mouton.

Jocelyne n'a pas été dupe. Elle a chuchoté à mon intention.

— Tiens donc, je pense que je suis pas la seule à avoir remarqué qu'il était charmant.

Un arrêt grouillant d'ados m'a évité de répondre. Jocelyne réservait un accueil royal à tous les nouveaux venus, mais comme ils se poussaient tous vers l'arrière du bus, elle a continué de me parler sporadiquement jusqu'à l'arrêt de celui que nous attendions toutes les deux.

C'est Adam qui a réagi le premier, comme d'habitude.

— Jocelyne!

Toute sa surprise et sa joie étaient contenues dans ce prénom. Comme j'aurais aimé qu'il crie «Victoria!» de la même façon.

Elle a répondu:

— Mon cher Adam, notre cher Adam…

L'allusion à mes joues cramoisies manquait de finesse et j'ai aussitôt craint de retourner dans le rouge.

Heureusement, Adam était déjà ailleurs et posait la question qui me brûlait les lèvres depuis un moment.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Jocelyne?

Re-Jocelyne. J'aurais pris re-Victoria.

— Assieds-toi avec ma petite fée, je vais vous raconter.

La petite fée ne l'avait pas vu venir et a cessé de battre des ailes, si bien que son cœur a fait une chute libre de dix-sept étages.

—Je peux? a demandé Adam, aussi poli que joli.

Le parachute de mon cœur s'est enfin déployé. J'ai tiré ma boîte à lunch pour lui faire de la place. Je l'aurais lancée au bout de mes bras si on me l'avait demandé. Adam a pris le temps de se tourner vers l'arrière du bus et de lever l'index de la main droite pour signifier à Noah qu'il serait là dans une minute, puis il s'est assis sur le bout de la banquette.

Jocelyne a commencé par une mise en garde.

—Je ne veux pas que l'histoire fasse le tour du bus, c'est juste pour vous deux.

— Bien sûr, avons-nous répondu en chœur.

Adam m'a fait signe de me rapprocher de Jocelyne. Je me suis penchée vers l'avant. Il m'a fait un discret pouce en l'air. Je lui ai répondu sur le même ton, puis j'ai croisé mes mains sur la demi-cloison nous séparant de la chauffeuse. Il a fait pareil.

Jocelyne avait déjà commencé à jaser suspension quand j'ai reporté mon attention sur son histoire. Les trois jours hors circuit que lui avait imposés son patron pour la punir du détour par l'hôpital lui étaient restés en travers de la gorge. Elle jugeait avoir fait ce qu'il fallait pour le bien d'Ivan.

— J'ai pris quelques semaines de congé pour réfléchir à mon avenir. Ça fait vingt ans que je conduis des autobus et les conditions de travail sont loin d'être formidables. Mon patron me tape sur les nerfs. Je ne fais pas beaucoup d'argent. Mais vous savez quoi? L'ambiance me manquait, vous me manquiez tous. Il fallait que je revienne pour mon équilibre psychologique… et celui de mon conjoint.

Tout était donc vrai. La version de Thomas était corroborée par la principale intéressée.

Adam a partagé l'indignation de Jocelyne, prenant même le blâme pour lui avoir recommandé d'amener Ivan à l'hôpital. Il a résumé notre enquête pour trouver le coupable de l'attaque et obtenir une condamnation exemplaire, du genre suspension de l'école ou travaux communautaires.

Alors qu'il l'interrogeait sur les personnes qui se trouvaient à proximité de la scène de l'accident, Jocelyne a simplement demandé:

— Vous avez demandé à Ivan?

Nous nous sommes regardés, l'air un peu bêtes, puis gênés.

— Même pas, a admis Adam.

— On n'y a… pas pensé, ai-je confirmé en balbutiant.

— Ce serait peut-être bien de commencer par là, a conseillé Jocelyne.

En effet, nous avions commis une grossière erreur dans cette enquête.

— Tiens, le voilà justement.

Ivan et les derniers passagers sont entrés dans le bus dans les secondes qui ont suivi la proposition éclairée de Jocelyne. Adam et moi avons convenu d'un regard que ce n'était pas le bon moment pour aborder la victime. Mon compagnon de banquette s'est levé à la suite des nouveaux arrivants pour reprendre sa place au fond du bus. Cela faisait bien dix minutes qu'il avait dépassé le délai signifié à Noah.

En arrivant à l'école, j'ai raconté à Isabelle le reste de ma fin de semaine et mon trajet en autobus vers l'école, avec Jocelyne et Adam à mes côtés. Contrairement à son habitude, elle semblait un peu agacée par mon récit. Elle n'a rien dit d'indélicat, même pas soupiré, mais j'avais le sentiment de

l'ennuyer ou de la déranger.

Il est vrai que mes rapports avec Adam prenaient beaucoup de place dans nos vies ces dernières semaines. Pour en préserver le secret, Isa et moi avions tendance à nous isoler et vivre en autarcie dans notre cité-école.

Et puis il y avait tous ces midis que je passais à la bibliothèque pour me renseigner sur des langues obscures. Isabelle laissait entendre de temps en temps que c'était une passion malsaine. Un jour que nous nous disputions parce que j'avais refusé de participer à la chasse aux bonbons d'Halloween, elle m'avait même lancé: «Tu te réfugies dans les mots pis le passé parce que t'as peur des ados normaux.» J'étais insultée, mais en mon for intérieur je savais qu'elle avait raison.

J'ai conclu de son trouble du moment qu'Isabelle était tannée de luncher avec Emmanuelle et Audrey, deux filles de notre cours d'arts plastiques. Elle devait avoir l'impression d'être de trop dans leur duo aussi symbiotique que le nôtre. Ce midi-là et les suivants, j'ai décidé de passer du temps avec elles à la cafétéria. Un duo de duos, ça tourne plus rond.

Ma *best* a d'ailleurs remarqué mes efforts.

— C'est le fun de passer du temps ensemble. Je sais pas ce que je ferais sans toi, m'a-t-elle soufflé.

Je n'allais quand même pas l'abandonner pour un garçon!

Pendant ce temps, dans le bus, Jocelyne fêtait en grand son retour derrière le volant. Elle nous a donné des jujubes le mardi matin, des popsicles le mardi après-midi. Le mercredi, c'était un party mexicain à l'aller et au retour: elle portait un sombrero et a fait jouer de la musique de mariachis en nous invitant à chanter les refrains. J'en connaissais au moins un: «*Ay, ay, ay, ay… Cantay no llores… Porque cantando se alegran… Cielito lindo, los corazones…*» Ivan aussi savait les paroles, je l'ai lu sur ses lèvres. Mais nous n'avions pas le front de les entonner devant nos camarades.

Le jeudi, c'était la séance de signature du plâtre d'Ivan.

— Ça va hâter sa guérison, répétait Jocelyne à chaque élève en proposant un choix de crayons colorés.

Même les plus timides se sont exécutés. Personne n'a relevé le fait que le plâtre allait être découpé la semaine suivante et que l'os devait être pas mal guéri déjà. Le principal intéressé était tout sourire.

— Merci. *Gracias. Thank you.*

Il en perdait son latin.

Le vendredi, Jocelyne nous a annoncé qu'elle avait décidé de «brasser la soupe» et a désigné des places temporaires à chacun en collant des noms sur les bancs. Elle a commencé par mettre les Tessier en avant, ce qui a bien fait rire tout le monde, y compris les principaux intéressés, qui n'en faisaient pas

moins les clowns.

Je me suis ramassée sur le banc qui se trouve à côté de la sortie de secours, derrière Noah et devant Adam. Autant dire que j'étais prise en sandwich entre les deux plus beaux gars de l'autobus. À n'en pas douter, Jocelyne avait planifié son coup.

Adam et Noah m'ont expliqué que j'étais sur le banc des héros, qu'ils me laisseraient exceptionnellement actionner la poignée rouge de la sortie d'urgence s'il y avait une évacuation. J'ai gonflé mes petits biceps pour réponse. Ils ont bien ri. Puis ils ont parlé de la compétition de la fin de semaine à venir en me prenant à témoin quand ils évoquaient la précédente. Le trajet m'a paru très court.

Durant le trajet de retour, en direct du premier banc, les Tessier ont invité tous les passagers du 103 à un feu de camp le lendemain soir, dans leur ferme familiale. Ils ont même invité Jocelyne.

— Vous pouvez arriver après le souper. On fournit le feu. Chacun apporte sa boisson. Pas de drogue ou vous allez avoir affaire à notre père.

Ainsi se résumaient les consignes.

Noah et Adam se sont mis à échafauder leur plan pour se rendre chez les Tessier. Ils craignaient d'être fatigués par leur compétition, mais voulaient absolument participer au party, surtout Noah, toujours partant pour faire la fête. Je les écoutais distraitement, me demandant si je voulais y aller et surtout comment convaincre mes parents de me laisser sortir tard le soir. Ce n'était pas dans mes habitudes, sauf pour aller chez Isabelle.

— Tu penses être là?

La question est venue d'Adam, au moment où il s'apprêtait à quitter le bus.

—Je… je sais pas… peut-être, ai-je bredouillé, surprise qu'il s'en soucie.

— Alors, à demain, peut-être.

— Oui, c'est ça, peut-être.

C'est tout ce que j'ai trouvé à répondre.

Noah, qui assistait à la scène, a passé le reste du trajet à discourir sur l'importance de profiter de la vie. La vie qui se résumait pour lui aux vélos et aux amis, vaste catégorie dans laquelle il incluait tous les sportifs ainsi que les filles qui lui plaisaient. Heureusement que son arrêt n'était pas loin, car je ne me sentais pas aussi philosophe que lui.

En se levant, le verbomoteur s'est penché vers moi pour une dernière confidence.

— Je pense qu'Adam aimerait que tu sois là demain soir.

J'étais tellement surprise par cette affirmation que j'ai douté de mes oreilles. Peut-être Noah avait-il plutôt dit: «Je pense que tu aimerais qu'Adam

soit là demain soir.»

Quand je lui ai rapporté mes hallucinations auditives, Isabelle a fait valoir qu'il y avait une seule façon d'élucider le mystère: participer à la fête.

— On y va, a-t-elle annoncé sans détour.

Je voulais bien, mais ce n'était pas gagné pour autant. Il fallait négocier la sortie et l'heure de retour avec mes parents auparavant.

Pour être bien certaine de ne pas rater mon coup, j'ai utilisé mes meilleures techniques de persuasion. J'ai préparé mon argumentaire, axé sur l'importance des relations sociales et la proximité du lieu du party, je les ai flattés – «Vous êtes des parents adorables» – et j'ai offert de faire le grand ménage de ma chambre. Ils ont demandé qui serait là. J'ai bien sûr nommé Isabelle d'abord, puis les copains du bus. Ils se sont regardés d'un air complice, ont demandé un peu de temps de consultation. Après quelques minutes, ils sont revenus avec un oui, disant que c'était bien normal d'avoir envie de sortir à mon âge. Avoir su, j'aurais abaissé mon offre de départ. J'espérais que l'investissement en vaudrait le coût.

ADAM

12

Le feu

Pour la compétition de ce samedi, nous étions revenus au scénario habituel avec Noah bon premier et moi juste derrière. Cela ne me surprenait pas. Ben m'avait placé en position de tête la semaine précédente pour me tester, mais je n'étais pas suffisamment aguerri pour y rester. J'ai laissé mon orgueil de côté et je me suis concentré sur le calcul des secondes à retrancher à mon meilleur score pour améliorer mon classement général. Je savais par ailleurs que les points engrangés par Noah bénéficiaient à toute l'équipe. Bonne consolation.

Mon défi du jour était plus psychologique que physique. Mon esprit vagabondait entre les nuages gris qui menaçaient de se décharger avant la fin de la course, la présence de mon grand-père malade à la ligne d'arrivée et cette soirée annoncée chez les Tessier.

Il faut dire que Noah ne parlait que de ça.

—Je me demande qui va être là, a-t-il répété au moins douze fois durant le trajet en automobile vers le lieu de la compétition.

Chaque fois, cela ramenait l'image de Victoria dans ma tête. Je voulais bien penser à elle, mais pas à ce moment précis où je devais garder le focus sur mon vélo et mes mollets.

Chaque fois que Noah revenait à la charge, je répondais: «On verra» tout en jetant un œil sur le nouveau groupe Facebook du 103, baptisé le 103 United. Si quelques personnes avaient confirmé leur présence, ce n'était pas le cas de Victoria. Après une bonne dizaine de visites compulsives, j'ai vérifié si elle était bien membre. Elle ne l'était pas. Je lui ai envoyé une invitation avant de ranger mon téléphone pour me concentrer sur ma course.

Ça s'est avéré une épreuve. J'étais au meilleur de ma forme physique à ce temps de l'année, mais les autres coureurs aussi. Même Noah a eu l'air surpris de la vitesse à laquelle l'autobus – c'est ainsi qu'on appelle la masse de coureurs qui ferment la course – roulait derrière lui.

Nous avons tout donné pour battre nos records personnels et la pluie, devançant à peine l'équipe adverse. Ben était hyper satisfait de notre performance, mais nous étions brûlés et en hypoglycémie, incapables de nous réjouir. La vue de mon grand-père, fier et rayonnant, m'a sorti de ma torpeur. J'avais fait une belle course et je pouvais passer à autre chose maintenant.

Quand j'ai récupéré mon téléphone, j'ai eu le réflexe de visiter le 103 United. Victoria avait répondu à l'invitation, mais n'avait pas commenté ni donné d'indication sur sa présence autour du feu. J'étais déçu, mais la faim, besoin primaire s'il en est, a ramené mon attention sur ma petite personne.

Noah m'avait invité à luncher chez lui, mais je préférais passer du temps avec mon grand-père. Celui-ci voulait à tout prix que je mange beaucoup, alors il m'a traîné à son restaurant de *smoked meat* préféré. J'ai effectivement mangé pour deux pendant que nous discutions de ses traitements contre le

cancer. Il avait l'air serein, ça m'a rassuré.

De retour à la maison, j'ai fait une sieste en prévision de la soirée à venir. C'est Noah qui m'a réveillé en tapant sur la fenêtre de ma chambre.

— Hé oh, champion, ton taxi part dans trente minutes, a-t-il lancé pendant que j'ouvrais les yeux.

Il était 17 h 30. J'avais l'impression qu'un camion, ou plutôt une locomotive, m'était passé sur le corps.

—Je veux pas y aller, ai-je articulé avec peine, détaché de la réalité.

J'ai sorti une main de ma couette pour le saluer et je me suis replacé en position fœtale.

— Non, non, non, tu ne me feras pas le coup cette fois-ci. Tu te lèves et tu t'en viens. On sort!

Noah s'est remis à cogner frénétiquement sur la fenêtre.

—Je veux dormir, peux-tu comprendre ça? ai-je crié après une minute.

— Non! a-t-il statué avant de disparaître.

La pause n'a duré que quelques secondes. Le carillon de la porte a retenti. Une fois, deux fois, trois fois… quinze fois! La motivation de mon assaillant était intacte.

— Ce qu'il peut me taper sur les nerfs des fois! ai-je grommelé en sortant du lit.

J'ai sautillé jusqu'à la porte en enfilant mon jean. Quand j'ai ouvert, Noah était tout sourire. Il a levé les bras: dans le gauche, deux sacs de croustilles, dans le droit, six cannettes d'un breuvage alcoolisé sucré.

— Partyyyyy! s'est-il écrié en entrant dans la maison avant que je l'invite.

— Écoute, je suis pas assez en forme…, ai-je commencé.

— C'est une excuse, m'a-t-il coupé. T'es fait plus fort que ça. Tu peux pas te défiler chaque fois qu'on a une chance de sortir un peu de la routine.

— C'est que…

— C'est que t'es trop coincé des fois. Pis, en plus, là, t'as peur. T'as peur que Victoria soit là. Ou qu'elle soit pas là.

— Pourquoi tu mêles Victoria à tout?

— Parce que tu penses toujours à elle, *man*, ça paraît. Elle va être là, t'en fais pas.

Je me suis retenu de lui demander s'il en avait la confirmation, ce qui aurait pu augmenter ma motivation, car je ne voulais pas lui donner raison.

J'ai roulé les yeux et j'ai pris la direction de ma chambre. J'ai reniflé quelques t-shirts roulés en boule ici et là pour finalement en choisir un propre dans un tiroir. J'ai ajouté une veste kangourou qui traînait en chemin. J'ai détourné le regard en passant devant le miroir, même si je me savais décoiffé.

Je n'allais pas commencer à me soucier de mon apparence.

Quand je suis revenu, Noah avait l'air d'un conquistador, un poing sur la hanche, l'autre dans les airs.

— Tu vas pas le regretter, m'a-t-il assuré.

Son père est passé nous chercher quelques minutes plus tard et nous a déposés chez les Tessier sans passer devant la maison de Victoria. J'ai tout de même eu le réflexe de me dévisser la tête à l'intersection la plus proche.

— C'est par là, le party, a rigolé Noah en montrant l'autre direction.

Nous étions les premiers arrivés. Luc, le plus vieux des Tessier, était en train de jeter des brindilles sur une immense pyramide de bûches de bois sec. Il nous a tout juste salués avant de partir à la course et de disparaître brièvement dans la maison. Il en est ressorti avec des clés dans une main et un casque de moto dans l'autre.

— Les gars de vélo, c'est le temps de vous tester, a-t-il annoncé d'un ton solennel.

Au même moment, son demi-frère Martin venait à notre rencontre sur son motocross sale et puant. Je me sentais vraiment loin de la ville.

— On leur fait essayer? a-t-il lancé à Luc, comme s'il avait lu dans son esprit.

Ils ont échangé un sourire complice qui ne m'inspirait rien de bon, mais a piqué mon orgueil.

Martin nous a donné une petite leçon.

— Tu relâches le levier d'embrayage, tu tournes la poignée de l'accélérateur. Pied gauche, levier de vitesse. Pour embrayer en première, c'est vers le bas. Pour les autres vitesses, jusqu'à cinq, c'est vers le haut. Pied droit, frein. Tu appuies au besoin, pas trop souvent. C'est mieux de décélérer.

— N'allez pas trop vite au début, a pris soin d'ajouter Luc avec un air de faux sage.

Je savais que c'était risqué, Noah aussi, mais nous avions le goût d'essayer. Mon ami s'est porté volontaire. Je l'ai regardé caler, puis partir en trombe, puis recaler, sous les rires de nos hôtes.

— C'est plus compliqué que pédaler, ont conclu Martin et Luc, fiers d'avoir enfin le dessus sur Noah.

J'ai réclamé mon tour.

— Je veux essayer, moi aussi.

— Bien sûr, ont-ils acquiescé sans cesser de sourire niaisement.

En enfilant le casque humide, je priais pour que les erreurs de Noah et les enseignements de mon grand-père, qui a déjà possédé une moto, me soient utiles.

Je m'en suis plutôt bien sorti finalement. Après trois faux départs, j'ai pris mon erre d'aller, fait le tour de la grange deux fois, puis suivi le sentier boueux que me désignait Martin, avant de revenir me poster devant eux.

Je n'avais pas remarqué que quelques personnes étaient arrivées entretemps et m'observaient. Sous l'impulsion de Noah, trop heureux que j'aie sauvé l'honneur des cyclistes, elles ont applaudi mon retour.

J'ai levé le poing, victorieux. Noah a pris une photo. J'éprouvais plus de satisfaction qu'après ma course du matin.

En débarquant de la moto, j'ai cherché Victoria du regard dans le groupe de mes nouveaux admirateurs. Elle n'y était pas.

C'est en redonnant la clé de la moto à Martin que je l'ai vue arriver à vélo avec Isabelle. Elle était mignonne avec son casque blanc et ses espadrilles rouges. Je l'ai saluée de loin, du bout des doigts, comme dans l'autobus, sans avoir la certitude d'être dans son champ de vision. Elle a hoché la tête. Je ne savais trop si elle me répondait ou si son casque la gênait.

Avant que j'aie le temps de m'avancer, les Tessier sont allés à la rencontre de Victoria et d'Isabelle et les ont entraînées dans un tour du propriétaire. Je n'avais jamais vu Luc et Martin aussi volubiles. Je me suis mis en quête de Noah: il faisait la cour à la cycliste de montagne. Décidément, les gars étaient en mode séduction.

Je me suis donc greffé au groupe des joueurs de hockey. Ils parlaient de hockey, bien évidemment. C'était l'occasion parfaite pour me mettre à jour sur la saison qui débutait dans la Ligue nationale et faire le tour des espoirs et des blessures chez les Canadiens.

J'ai passé un bon moment avec eux, mais leur passion pour la rondelle dépassait largement la mienne. La nuit était presque tombée déjà, gracieuseté du mois de septembre qui s'achevait. Je me suis replié sur le feu qui manquait de soin. Les grosses bûches peinaient à prendre leur chaleur et il fallait plus de petit bois pour leur donner un coup de pouce. Après avoir brûlé les débris de construction un peu trop humides qui se trouvaient à proximité, je me suis dirigé vers le sous-bois, à côté, pour ramasser des branches sèches. J'ai pris soin de mettre ma lampe frontale pour voir où je mettais les pieds.

J'ai fait deux allers-retours les bras remplis de branches, et c'est là que je l'ai vu. À la hauteur de mes yeux, un tout petit nid, tissé serré, l'air d'un nœud dans la branche basse d'un érable. Et dedans, un minuscule oiseau assoupi, un colibri que j'ai reconnu à son long bec effilé et à sa gorge rubis. Curieusement, il ne semblait pas m'avoir entendu bardasser. Je l'ai regardé pendant plusieurs secondes, convaincu qu'il allait se réveiller et partir en faisant son bruit de bourdon caractéristique. Mais il ne bougeait pas d'une plume, même quand je me suis éloigné d'un pas lent et un peu craquant.

J'étais transporté par cette observation. Et je ne pensais qu'à une chose

maintenant: partager ma joie avec Victoria. Je suis parti à sa recherche dans la pénombre.

Quand je l'ai aperçue, elle était accroupie et caressait un chat gris près de la grange tout en parlant avec une fille que je ne connaissais pas. En me voyant arriver, le chat a déguerpi et Victoria a relevé ses jolis yeux moka vers moi. Je lui ai fait signe de la main pour qu'elle s'approche. Elle a regardé derrière elle, comme si elle craignait que le message ne soit pas pour elle. J'ai hoché la tête. Je pensais: «Oui, c'est toi, juste toi.» Elle s'est excusée auprès de la fille, puis elle m'a rejoint.

—J'ai une surprise pour toi. J'espère qu'elle ne s'est pas enfuie.

Je n'avais pas le temps de la saluer. Je ne pensais qu'au colibri endormi. Je voulais faire vite.

— Une surprise qui s'enfuit? C'est intrigant, a-t-elle réagi avec un sourire suspicieux.

— Suis-moi. Il ne faut pas parler. Il faut faire le moins de bruit possible. Je vais te montrer le chemin et éclairer la scène. Toi, tu regardes, c'est tout.

Je m'étais mis à marcher d'un bon pas et elle me suivait sans effort et surtout sans un bruit. J'avais l'impression qu'elle flottait, tellement ses pas étaient légers. Je comprenais pourquoi Jocelyne l'appelait sa «petite fée». Il ne lui manquait que les ailes.

En arrivant dans le sous-bois, j'ai posé mon index en travers de mes lèvres pour rappeler à Victoria de ne pas parler. Elle a fait semblant de zipper les siennes, puis m'a fait un pouce en l'air. J'ai rouvert ma lampe frontale et j'ai avancé entre les arbres en direction du nid. Je savais à peu près vers où me diriger, mais je zigzaguais pour éviter les trous humides et les buissons trop denses.

Victoria semblait hésiter derrière moi et j'ai compris en me retournant qu'elle n'y voyait presque rien, car mon faisceau lumineux était trop direct. Je lui ai tendu la main. Elle n'a pas regardé derrière, c'était évident que l'offre était pour elle, mais je l'ai sentie hésiter avant de plonger sa petite main dans la mienne. Ses doigts étaient froids. J'ai pris mon autre main pour les réchauffer, puis je me suis remis en route sans la lâcher.

L'érable au colibri était là, devant nous. Il m'a tout de même fallu quelques secondes avant de repérer le nid microscopique. L'oiseau dormait toujours aussi profondément, son long bec sur le bord du nid. Nous sommes restés là à l'observer pendant quelques minutes, nous jetant des regards complices et nous pressant les mains pour exprimer notre émerveillement.

Au bout de quelques minutes, Victoria m'a fait signe qu'il valait mieux partir. Vrai que si le colibri se réveillait en pleine nuit et décollait bruyamment, il serait vulnérable face aux prédateurs.

Une fois que nous nous sommes éloignés du lieu de notre observation

magique, mais avant de sortir du sous-bois, j'ai éteint la lumière et je me suis tourné vers Victoria. Ses yeux brillaient dans la noirceur.

— Merci, a-t-elle chuchoté. C'était tellement beau, j'ai l'impression d'avoir rêvé.

— C'est comme un rêve, tu as raison.

Je le pensais sincèrement.

— On s'assoit un peu pour en parler en paix?

Elle s'est installée sur un tronc d'arbre renversé et je l'ai suivie en gardant sa main dans la mienne. On a discuté du colibri, de la passion de sa mère pour les oiseaux, puis de la vie à la campagne, de son frère et de ma sœur qui nous tapent sur les nerfs, de notre prof d'éducation physique, bref de tout et de rien.

— C'est pas que je m'ennuie, mais les autres vont nous chercher. Il faudrait peut-être penser à y aller, a fait remarquer Victoria au bout d'un moment en faisant la grimace.

— Tu as raison, ai-je grimacé aussi.

J'ai serré sa main très fort dans la mienne et je l'ai lâchée tout doucement en apercevant les reflets du feu au loin. Je ne voulais pas qu'on se fasse taquiner.

Elle est allée chercher Isabelle et nous nous sommes naturellement rejoints au bord du feu. Les Tessier faisaient encore les clowns. L'alcool aidant, ils étaient délirants. Tout le monde riait. Noah a sorti sa guitare. Nous avons chanté. Les filles ont dansé. La soirée était magique, une des plus belles de ma vie.

VICTORIA

13

La balade

— Ma main dans la sienne, comprends-tu? Ma main dans la sienne!

En route vers notre premier cours de la semaine, je décrivais à Isabelle, pour la trente-deuxième fois minimum, comment mon cerveau, mon cœur et mes poumons étaient concentrés au bout de mes doigts et pompaient directement l'énergie d'Adam durant notre promenade dans le sous-bois. Une communion, aurait dit ma marraine, qui a des tendances mystiques.

J'ai ensuite dévié sur le comportement d'Adam, un peu maladroit mais franchement mignon, au moment du départ. Il nous avait fait la bise à toutes les deux, mais j'avais eu droit au contact furtif de ses doigts sur les miens, que j'aimais interpréter comme un rappel de notre moment colibri. Puis il y avait eu, en prime, deux heures de placotage sur FaceTime, le dimanche soir. J'allais poursuivre avec la rencontre de nos regards dans le bus, le matin même, quand Isabelle m'a arrêtée d'un signe de la main et entraînée un peu à l'écart.

— Écoute, Vic…, a-t-elle commencé.

J'exagérais avec mes péripéties amoureuses, cela sautait aux yeux.

— Je sais, t'en peux plus. Je parle toujours d'Adam. Je radote toujours les mêmes histoires. Je vais passer à autre chose. T'as pas à subir mes pensées envahissantes.

— C'est même pas ça… Je veux te le dire depuis la semaine dernière, mais je suis pas capable.

— Qu'est-ce qui se passe?!

Si Isabelle ne pouvait pas se confier à moi, c'était forcément grave. Je sentais bien qu'elle avait quelque chose en travers de la gorge depuis la semaine précédente et, pourtant, je n'avais pas creusé davantage. Ça frôlait la négligence. Je ne pouvais pas perdre ma meilleure amie pour gagner le cœur d'un garçon, aussi génial soit-il. Focus, Victoria, focus.

— C'est mon père…

En entendant ces mots, je me suis sentie soulagée. Et un peu gênée. Peut-être était-il malade ou avait-il perdu son emploi et, moi, je me réjouissais égoïstement de ne pas être la cause de la morosité d'Isabelle.

— Il a eu une offre pour suivre une formation dans une pâtisserie dans le sud de la France.

— Mais c'est génial! me suis-je exclamée spontanément.

— Ça dure trois mois et il veut qu'on y aille avec lui.

Tout à coup, j'ai compris le trouble d'Isabelle. Elle, trois mois à l'étranger. Donc, nous deux, trois mois séparées. Amies fusionnelles depuis la maternelle, nous pouvions tolérer une semaine d'éloignement, au maximum deux, pendant les vacances d'été ou de Noël. Trois mois, c'était une éternité.

Les cours, les pauses, les soirées, les fins de semaine, nous comptions l'une sur l'autre pour passer au travers. Seule, cela me paraissait impossible. À elle aussi sûrement.

Nous avons poursuivi notre route vers la classe d'univers social dans un silence lourd, toutes deux absorbées dans nos pensées. Tout l'avant-midi, j'ai eu l'impression de voir mes profs parler sans jamais les entendre. Aux gens qui m'adressaient la parole, y compris Isabelle, je répondais par monosyllabes. Je devais avoir l'air bête.

À l'heure du lunch, je ne pensais qu'à me réfugier dans les livres pour éviter la déprime, mais j'ai choisi de manger avec Isabelle. Chaque minute avec elle était maintenant comptée.

Je marchais vers la cafétéria quand j'ai entendu quelqu'un courir derrière moi. Les pas décéléraient à mesure qu'ils s'approchaient et bientôt Adam est apparu à ma gauche, tout sourire.

— Comment se porte l'observatrice de colibri endormi? a-t-il demandé en faisant semblant de battre des ailes à toute vitesse, les yeux fermés.

Il était d'un ridicule assumé et m'a arraché un rictus malgré mon état végétatif.

— Ça va. Toi? ai-je répondu en faisant aller lentement mes ailes imaginaires.

— Attention, tu perds de l'altitude. Il faut te donner plus que ça, a statué Adam en accélérant le mouvement.

—Je manque un peu d'énergie aujourd'hui, ai-je convenu, les bras le long du corps.

— Y a-t-il une raison particulière? a demandé Adam, battant toujours des ailes.

J'ai poussé un gros soupir, puis je lui ai résumé la nouvelle du matin en me gardant bien de mentionner ma dépendance amicale, mon manque d'autonomie sociale et la pointe de jalousie qui montait en moi. Isabelle allait voyager avant moi, sans moi, ça frôlait l'injustice.

Adam avait plein de questions auxquelles je n'avais pas de réponses. Elle part quand? C'est où exactement dans le sud de la France? Est-ce qu'elle va aller à l'école? Vas-tu pouvoir aller la voir?

Je réalisais que j'avais rompu abruptement la conversation avec Isa et qu'il fallait parler des détails de l'affaire.

— Tu vas te sentir mieux quand tu vas en savoir plus, a verbalisé Adam au moment même où cette pensée m'effleurait l'esprit. Et puis, après, il faut faire sortir le méchant. Si tu veux, demain soir, je vais m'entraîner dans ton coin et on fait quelques kilomètres ensemble?

Je voulais bien, mais est-ce que je pouvais? Ma bicyclette utilitaire était

tellement lourde à côté de son vélo de course. Et je manquais d'endurance: je serais essoufflée au premier coin de rang.

J'étais convaincue que notre histoire, si on pouvait appeler ça ainsi, s'arrêterait là, quand il constaterait l'état pitoyable de mes quadriceps et de mes ischiojambiers, qui ne méritent même pas de s'appeler des muscles.

—Je ne pense pas que je suis assez bonne pour ça, ai-je annoncé.

— Voyons donc, c'est pas une compétition! Je vais m'ajuster à ton rythme, a-t-il offert en joignant ses mains comme s'il priait.

Il était si mignon, je ne pouvais pas dire non.

— On peut essayer, ai-je laissé tomber.

— *Yes!* Le temps de prendre mon vélo à la maison et je m'en vais chez toi. Je serai là vers 17 h 15, a-t-il lancé avant de repartir en courant.

Ah non, en plein sur l'heure du souper!Je devrais me justifier auprès de mes parents. J'ai eu envie de revenir sur ma parole, mais il était trop tard.

La tête pleine des questions soulevées par Adam, j'ai continué ma route vers la cafète. J'ai pris le taureau par les cornes et j'ai dit à Isabelle qu'on devait continuer à vivre normalement. Elle semblait soulagée de ne pas dîner seule avec Emmanuelle et Audrey. Je l'ai invitée à souper pour faire le tour de son projet.

Je ne lui ai pas parlé d'Adam du reste de la journée. Elle avait besoin de sa meilleure amie, pas d'une étourdie.

Le soir, après le spaghetti offert généreusement par ma mère, nous nous sommes réfugiées dans ma chambre pour parler en paix.

J'ai appris que le départ était prévu pour le début décembre et le retour, pendant la semaine de relâche. Sa mère était en train de négocier un congé auprès de son employeur et lisait déjà sur l'enseignement à distance. Inutile de dire que la perspective de l'avoir comme prof déplaisait royalement à Isabelle.

Son père, lui, magasinait les appartements à Nice. C'est là que se donnait sa formation intensive. Nous avons regardé des photos de la ville sur Google. Son vieux quartier coloré, son marché aux fleurs, ses palmiers luxuriants, sa promenade au bord de la mer Méditerranée… Alors que l'automne s'installait au Québec, avec ce que cela suppose de froid et de pluie, Nice tenait carrément du mirage.

Entre deux exclamations sur la beauté de la ville, j'étais presque gênée de faire à Isabelle la proposition qui me trottait dans la tête depuis l'après-midi.

— Et si tu habitais chez nous pendant que tes parents sont partis? On irait à l'école normalement. On serait encore plus ensemble que d'habitude. On vivrait comme des sœurs.

Isa était touchée.

— On est des sœurs! a-t-elle lancé en prenant mes mains dans les siennes.

Elle n'en hésitait pas moins. D'abord à cause de ses parents, qui tenaient pour acquis que leurs trois enfants les accompagneraient. Et puis par goût de l'aventure.

— Quelque part au fond de moi, j'ai envie d'y aller et j'ai peur de regretter si je reste dans mes pantoufles, a-t-elle résumé.

Je la comprenais tellement! Nous rêvions toutes les deux depuis longtemps de sortir du pays et elle avait enfin une chance de le faire.

— Et si, toi, tu venais passer Noël avec nous en France? a lancé Isabelle.

L'offre était alléchante, mais je ne savais pas comment mes parents réagiraient. C'est cher, un billet d'avion, particulièrement pendant les vacances des Fêtes. N'étant pas une habituée des aéroports, j'angoissais déjà à l'idée de me déplacer seule. Et puis ces deux semaines passées ensemble n'allaient pas combler les douze autres semaines de solitude annoncées.

Isabelle et moi avons convenu de prendre le temps de faire l'inventaire des solutions qui nous garderaient en contact étroit et d'en reparler.

C'est elle qui a remis Adam à l'ordre du jour. Je lui ai parlé de la balade à vélo du lendemain. Elle a applaudi l'initiative.

— Ça va te faire du bien de muscler autre chose que ton cerveau!

C'est exactement ce qu'a dit ma mère, le lendemain matin, quand j'ai parlé de partir à vélo avec Adam. Je pensais qu'elle allait changer d'avis en apprenant que le rendez-vous était à l'heure où nous soupions habituellement, mais elle est restée au pays de la bonne humeur. J'avais la chance que mon père joue au racquetball ce soir-là. J'éviterais les blagues avant le départ, même si je savais que j'allais payer le double au retour.

En arrivant de l'école, j'ai avalé une rôtie au beurre d'arachides pour me donner un peu d'énergie. Je me lavais les mains quand j'ai vu Adam arriver. J'ai regardé l'horloge: 17 h 08. Déjà?!

Je suis montée dans ma chambre à toute vitesse, les jambes molles, pour enfiler les vêtements au look le plus sportif que j'ai pu trouver: des leggings de yoga et un kangourou en coton ouaté. J'ai écarté le rideau pour comparer avec mon compagnon de route, dont les muscles réchauffés semblaient vouloir sortir du lycra dans lequel ils étaient emballés. Adam: 1. Victoria: 0.

Le temps que je redescende, ma mère l'avait invité à entrer. Il ne semblait pas tellement gêné. Il est passé du sujet de la météo à celui du compost de crevettes en passant par la nouvelle enseigne de l'école, dans une de ces conversations insipides dont seules les mères ont le secret.

Ils n'avaient même pas réalisé que j'étais dans la cuisine avec eux. J'ai sauté brièvement dans la conversation, puis j'ai entraîné Adam dehors.

Il n'a pas prêté attention à mes espadrilles multisports, dont le design basique jurait avec ses souliers à crampons effilés, mais il a vérifié si mes

pneus étaient adéquatement gonflés. Il a remis un peu d'air, je dirais: l'équivalent d'une expiration. Cela semblait important pour lui, alors je l'ai laissé faire.

Nous avons commencé à rouler vers l'ouest, Adam devant et moi tout juste derrière. Il s'est excusé d'être arrivé un peu à l'avance.

—J'avais le vent dans le dos et j'étais motivé.

C'était encore le cas maintenant. Je peinais à le suivre. J'appréhendais déjà le retour, vent de face, mollets crampés, moral au plancher. Je sentais l'anxiété monter, mais m'efforçais de n'en rien laisser paraître.

Adam s'est subitement retourné.

— N'oublie pas de boire, m'a-t-il rappelé en me lançant quelques gouttes.

Il a dû voir ma tête de fille épuisée, car il a ralenti et est venu se placer à côté de moi. Je me retenais de respirer trop fort alors que, lui, il parlait sans arrêt sans montrer le moindre signe d'essoufflement. Ses propos portaient tour à tour sur son vélo top performance, ses cours de conduite, les pitreries de son chien… Je n'avais qu'à faire un sourire de temps en temps pour l'encourager.

C'est ainsi que nous sommes arrivés près de la rivière aux Pommes, qui sépare mon village en deux. J'ai pris prétexte de la beauté du paysage pour faire une pause et boire de l'eau.

— Est-ce qu'il y a des pommes près de la rivière aux Pommes? a demandé Adam.

Alors, je l'ai invité à débarquer de sa monture pour explorer le rivage. Je savais qu'il y avait de vieux pommiers un peu plus loin et qu'il devait rester quelques pommes semi-véreuses à croquer.

Il était partant et maintenant silencieux. C'est moi qui lui expliquais les problèmes que connaissait cette rivière, très poissonneuse quand j'étais petite, qui souffrait maintenant d'un excès de purin de porc. Il buvait littéralement mes paroles et semblait impressionné que je sache manier la canne à pêche.

Quand nous avons trouvé les vieux pommiers, il y avait un tapis de pommes par terre. Nous avons fait un test de goût, concluant, puis un concours de lancer, le plus loin et le plus précis, avec les plus moches. Nous avons ensuite ramassé les plus belles: ma poche de kangourou et son chandail en lycra en étaient remplis.

Impossible pour moi de dire combien de temps nous avons passé dans les pommes, mais le soleil tombait, et vite, et il était temps de rebrousser chemin. Je m'élançais vers mon vélo quand Adam a saisi mon bras. C'était en fait ma main qu'il cherchait. Quand il l'a trouvée, il a enlacé nos doigts. Pas de doute, le geste était volontaire.

Ni lui ni moi ne parlions. Ce n'était pas le silence pour autant, car mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine, au point de cogner dans mes

tympans. J'ai retenu mon souffle pour ralentir mes pulsations cardiaques, un bon truc de mon père pour les présentations orales. Alors que j'étais prête à renouveler l'air de mes poumons, Adam m'a attirée délicatement vers lui. Entre nous, il n'y avait plus que nos réserves de pommes. J'inspirais len-te-ment.

— Il y a toujours quelque chose de spécial quand je suis avec toi, Victoria Lachapelle, a-t-il déclaré doucement.

J'ai fermé les yeux brièvement pour savourer le moment, penser à une réplique intelligente et respirer un bon coup. C'est là que j'ai senti ses lèvres effleurer les miennes. C'était doux, c'était grisant et ça goûtait la pomme, bien sûr.

Quand j'ai repris contact avec la réalité, je n'étais plus certaine que c'était arrivé pour vrai. Je n'ai rien trouvé d'autre à dire que ces mots:

— Il va faire noir bientôt.

Puis sur un ton un peu paniqué:

— Il faut retourner chez moi avant que mes parents partent à notre recherche.

Nous avons repris nos montures et pédalé à vive allure, en silence cette fois.

Le vent était tombé, Dieu merci, alors je ne me suis pas arraché les poumons pendant le trajet de retour. Quand nous sommes arrivés à la maison, ma mère n'était pas forcément inquiète, mais soulagée de nous voir revenir.

— En septembre, on se fait toujours prendre, a-t-elle statué, compréhensive.

Adam ne voulait visiblement pas s'éterniser. Il n'est pas descendu de son vélo pour les salutations et s'apprêtait à donner un premier coup de pédale quand ma mère a lancé:

— Il fait trop noir, je vais te reconduire.

Elle a montré le vélo, puis la caisse de la camionnette de mon père. Comme d'habitude, cette dernière était encombrée de balles de foin, de sacs de moulée et d'outils tous plus rouillés les uns que les autres. Adam y a déposé délicatement son précieux engin, comme une rose dans un jardin de ronces. J'étais gênée.

— Tu viens avec nous, Vicou? a demandé ma mère, comme si c'était mon vrai prénom.

J'ai levé les yeux au ciel et je me suis engouffrée dans l'habitacle de la camionnette. C'est ma mère qui a posé toutes les questions tout au long des seize kilomètres séparant nos maisons. Adam et moi répondions par «oui», «non», «peut-être».

Quand nous avons atteint notre destination, il a récupéré son vélo et

attendu que nous quittions la cour pour m'envoyer la main et prendre le chemin du garage. Je l'ai salué machinalement, comme si rien n'avait eu lieu sous les pommiers.

Ma mère s'est empressée de demander si j'avais aimé ma balade. J'ai pris le temps de sortir une pomme de mon kangourou, de la frotter sur mon legging et de la croquer.

— Huhum, c'était bien correct.

ADAM

14

La leçon

Je suis monté dans l'autobus d'un pas assuré. J'ai salué Jocelyne, comme toujours. Puis j'ai tout de suite porté mon regard vers la banquette de Victoria. Elle était bien là, aussi radieuse que je l'avais laissée la veille. Ses yeux noisette ont plongé dans les miens. Elle a tourné légèrement la tête pour prolonger le contact visuel et j'ai fait pareil, jusqu'à ce que ça devienne dangereux de trébucher ou de nous faire repérer. Heureusement, Noah était occupé à parler avec les Tessier, alors je n'ai pas eu à m'expliquer.

Dès qu'il a constaté ma présence, mon ami s'est mis à me parler de vélo, de l'entraînement de fou qu'il avait fait la veille, du régime alimentaire strict qu'il s'imposait jusqu'à la fin de la saison et, inévitablement, de ses prévisions pour la dernière course au programme.

Habituellement, je me serais senti coupable de n'être pas aussi discipliné que lui et j'aurais regretté ma balade de la veille avec Victoria, qui représentait à peine le quart d'un entraînement normal. Mais je me sentais en pleine forme physique et mentale, et je demeurais confiant de finir ma saison sur une bonne note. C'est ce que j'ai fait valoir à Noah quand il s'est mis à me poser des questions sur mon souper et ma sortie de la veille.

—J'ai fait ce qu'il fallait que je fasse, ai-je déclaré sans donner de détails.

— Tu vas jamais me rattraper, *man*! s'est-il esclaffé.

J'ai fait comme si de rien n'était, mais j'étais piqué au vif. J'allais m'entraîner comme un fou, moi aussi.

— Oh, oh, regardez qui va là!

La voix de Jocelyne a détourné l'attention de tout le bus vers le nouveau venu. C'était Ivan, débarrassé de son plâtre. Il a sorti son bras de son manteau de baseball et l'a levé pour que chacun constate qu'il était guéri. Avant de s'asseoir, il a simulé un lancer. Son bras avait perdu du tonus après un mois d'immobilisation, mais le mouvement était fluide, rapide.

J'espérais qu'il pourrait revenir à son sport sans trop de séquelles. J'imaginais mon propre désarroi si je devais me casser une jambe et abandonner, même temporairement, le cyclisme. À cause d'un accident bête, en plus!

Je me suis rappelé notre intention, à Victoria et à moi, de lui demander sa version de l'histoire pour enfin identifier le coupable dans cette affaire. En sortant de l'autobus, j'ai tenté de le rattraper pour lui donner rendez-vous, mais mes «*hola*» et mes «*por favor*» ne se sont pas rendus jusqu'à lui. Mon accent, peut-être?

C'est ce que j'ai déduit en voyant Victoria rigoler à quelques pas de moi. Elle semblait attendre quelqu'un. J'ai eu le réflexe de regarder derrière, mais il n'y avait personne. Je me suis avancé vers elle en riant aussi.

— *Quizás* mon espagnol n'est pas top, ai-je commencé.

— *Se puede.* De quoi voulais-tu parler à Ivan? Je pourrais traduire.

— Tu es bien plus qu'une traductrice, tu es ma partenaire d'enquête. J'aimerais lui parler une fois pour toutes de son accident, savoir s'il a une idée de la personne qui l'a attaqué.

— Lieutenant, ce sera ma dernière contribution dans ce dossier, a tranché Victoria en joignant ses pieds et en faisant un salut militaire.

J'avais à nouveau le goût de courir dans les pommes et de coller mes lèvres sur les siennes.

Ce n'était pourtant pas dans mes habitudes de chercher les rapprochements avec les filles. Pour faire comme les autres, je m'étais déjà laissé embrasser par une fille en secondaire 3. Elle faisait partie du club cycliste et avait jeté son dévolu sur moi le temps d'un été. Au party de fin de saison, je m'étais dit: «Pourquoi pas?» et j'avais accepté ses avances. J'étais consentant, mais pas très participatif. Mon malaise au moment de la revoir et les blagues de mes amis m'avaient convaincu d'attendre d'en avoir vraiment envie avant de récidiver.

Avec Victoria, c'était venu tout naturellement, la veille. Et voilà que ça me reprenait, mais ce n'était ni le bon moment ni le bon endroit.

J'ai retrouvé mes esprits quand Victoria s'est mise à marcher vers l'école, toujours de son pas décidé. Nous avons convenu chemin faisant qu'elle demanderait à Ivan s'il était disposé à nous parler, puis que nous lui fixerions un rendez-vous.

À quelques pas de l'entrée, elle m'a surpris en me faisant une proposition.

— Maintenant que j'ai goûté à ta passion, est-ce que tu aimerais que je te fasse connaître la mienne? Je te propose un cours de langue en voie d'extinction. Facile et utile en toute circonstance.

Je n'ai pas hésité.

— Certainement! Et de quelle langue menacée je pourrais avoir besoin à court terme?

— J'ai pensé au wolastoqey, la langue des Malécites. Il y a un site internet qui nous permet d'entendre la langue parlée pour vrai.

— Le woo-las-ton-guay? Ça me paraît essentiel d'en connaître les bases pour réussir sa vie. Tu veux faire ça quand?

— Quand tu veux. On pourrait se rejoindre à la bibliothèque municipale après l'école. Il y a des cubicules pour les travaux d'équipe.

— J'ai un entraînement de groupe ce soir, mais demain ça devrait être bon.

— Confirme-le-moi, a-t-elle conclu en me montrant son vieil iPod.

J'ai passé le reste de la journée le cœur léger. J'avais un autre rendez-vous avec Victoria et ça me faisait du bien d'y penser.

À mon entraînement du soir, j'ai mis les bouchées doubles, fouetté par la bonne forme de Noah. Je n'allais quand même pas me laisser dominer sans rien faire.

Le lendemain matin, j'ai déchanté en apprenant que mon grand-père venait souper et passer la soirée avec nous. J'ai demandé à ma mère s'il était vraiment nécessaire que j'y sois, sans lui parler de mes plans avec Victoria. Rien à faire, il était évident pour elle que mon grand-père avait besoin de la présence de ses petits-enfants à la veille de ses traitements de radiothérapie.

Je comprenais, j'étais même d'accord, mais j'étais déçu de manquer ma leçon de wolach-quelque-chose et j'avais peur de la réaction de Victoria. Elle avait fait l'effort de m'accompagner dans mon entraînement et, maintenant que c'était à mon tour de m'intéresser à sa passion, je lui faisais faux bond.

Je ne voulais pas lui annoncer ma défection par Snap. J'ai attendu la fin du trajet matinal et j'ai couru à sa suite dès que nous sommes sortis de l'autobus. J'étais encore plus mal à l'aise en voyant la belle lumière dans ses yeux.

—Je n'ai pas eu l'occasion de parler à Ivan, s'est-elle excusée devant mon air sévère.

— C'est suis un peu embêté. Mon grand-père vient souper. Tu sais, celui qui est malade…

— Et tes parents veulent que tu sois là. C'est bien normal. On se reprend demain?

Elle avait deviné. Je me sentais libéré d'un fardeau. Mais je ne pouvais pas la voir davantage le lendemain.

— Mmmm, pas possible la veille d'une course. Je dois être en super forme samedi. C'est notre dernière. Peut-être dimanche?

— OK pour dimanche! Tu me diras l'heure.

Son ton était tellement conciliant que je me suis demandé si elle y tenait vraiment.

Je n'ai pas pu la texter le soir même en raison de la visite de mon grand-père. Puis je suis entré dans ma routine de compétition. Si bien que j'ai pédalé ce samedi-là sans trop savoir ce qui se passait de son côté.

À mon retour à la maison, je ne pensais qu'à confirmer notre rendez-vous et à prendre de ses nouvelles. J'en oubliais presque que j'avais dépassé mon objectif du jour et que j'allais vraisemblablement finir la saison deuxième derrière Noah, si mes calculs étaient bons.

J'ai envoyé un premier Snap.

Adamcote12 - *Je suis toujours partant pour demain. Ton heure sera la mienne. As-tu réservé un cubicule?*

Pas de réponse. Une heure est passée, puis une autre.

Deuxième Snap, prétextant que j'avais oublié quelque chose.

Adamcote12 – *Ah oui, tu m'avais dit en pm. 13:30 serait bon pour moi.*

Toujours pas de réponse après deux autres heures.

Sa réponse est enfin arrivée alors que je récupérais de mes efforts, allongé sur le divan, à regarder un film de guerre insipide en mangeant du fromage en grains.

Vicvogelle - *C'est bon 13:30. Le cubicule sera à mon nom.*

Je ne savais pas quoi ajouter à ce message qui semblait volontairement court et n'appelait pas de suite. J'ai répondu tout simplement: *OK.*

Le lendemain matin, j'étais reposé mais stressé. L'air de rien, cela faisait déjà cinq jours que Victoria et moi avions passé du temps ensemble et elle ne semblait pas s'ennuyer autant que moi.

À 13 h, je n'en pouvais plus et j'ai enfourché mon vélo rouge pour me rendre à la bibliothèque. J'avais facilement vingt minutes d'avance. Ne sachant pas si notre cubicule était accessible, j'ai décidé de l'attendre dehors, devant l'entrée principale. À 13 h 35, elle n'était toujours pas là.

Peut-être y avait-il une entrée secondaire que je ne connaissais pas et qu'elle aurait empruntée à mon insu. Je suis entré et j'ai marché vers la section des cubicules. Ils étaient libres, pour la plupart, ou occupés par des parents avec leurs jeunes enfants.

Au moment où je me résignais à demander le numéro du cubicule qui nous avait été attribué, j'ai aperçu Victoria dans une grande salle vitrée, la plus spacieuse. Elle prenait peut-être un centième de l'espace, mais je ne voyais qu'elle. Elle avait déjà ouvert des livres et semblait absorbée par sa lecture. Puis, l'air de réaliser que j'étais en retard, elle a appuyé sur le bouton de son iPod et regardé l'heure. Il devait bien être 13 h 40 maintenant. J'ai eu l'impression que ses épaules s'affaissaient, mais ça n'a pas duré. Elle s'est étirée et a remis le nez dans un manuel coloré.

Ce n'était pas mon intention, mais Victoria a sursauté quand je me suis enfin décidé à cogner sur la porte vitrée. En me voyant, elle a paru soulagée. Et moi donc!

— Comment ça va?

C'est la question la plus intelligente que j'ai trouvé à lui poser. Il n'en fallait pas plus pour nous lancer dans le récit de nos samedis respectifs. Elle m'a expliqué le projet de voyage de la famille d'Isabelle, qu'elle se résignait à voir partir. Je n'ai pas pu m'empêcher d'enchaîner sur la course Paris-Nice, dite la Course au soleil, où s'affrontent les meilleurs cyclistes européens sur plus de mille kilomètres en sept jours.

Nous sommes ensuite passés aux choses sérieuses, à la leçon de wolastoqey 101. Victoria a commencé par me parler de la Première Nation Wolastoqiyik Wahsipekuk, aussi appelée «malécite», dont c'est la langue. J'ai

appris qu'il y avait une seule communauté au Québec, près de Rivière-du-Loup, comptant un peu plus de mille habitants. Victoria m'a décrit la pointe de la Fontaine claire, où ils passaient initialement leurs étés, avec une vue majestueuse sur le fleuve Saint-Laurent et une source d'eau potable – la fameuse fontaine claire – qui coule encore aujourd'hui. Autour, les arbres ont toutefois été remplacés par des maisons, et les Wolastoqiyik Wahsipekuk se sont sédentarisés comme tant d'autres peuples encerclés par les colons de descendance européenne.

— Au Nouveau-Brunswick, ils sont environ cinq mille. Et dans le Maine, pas loin, encore mille sept cents. Mais il y a moins de cent personnes qui parlent encore couramment le wolastoqey. Comme ce sont surtout des personnes âgées, ce nombre diminue chaque année. C'est urgent de documenter tout leur savoir et de faire revivre la langue. Heureusement, il y a des gens qui l'ont compris dans la communauté.

Je ne pouvais qu'être d'accord avec Victoria. Elle a poursuivi en m'expliquant le b.a.-ba des langues algonquiennes.

— Imagine: elles peuvent exprimer en un mot ce que le français met des phrases à dire! Mais attention, il faut respecter la longueur des syllabes, sinon tu peux dire n'importe quoi.

La pression montait. Nous avons commencé par des mots faciles. Comme «pain», qui s'écrit «*opan*», mais se dit «*oban*». Ou «*muwin*», qui veut dire «ours». Ou «*nuniyakon*», «ma tête», qui sonnait comme «*nuniyagoun*» pour moi.

— Comment je fais pour savoir si je peux le prononcer comme ça s'écrit? ai-je demandé à ma prof du jour.

— Tu dois l'apprendre par cœur.

— Mais je ne suis pas assez intelligent pour ça!

J'observais Victoria tandis qu'elle cherchait des phrases compliquées pour me faire rire. Son enthousiasme était beau à voir. Je n'avais jamais connu quelqu'un qui puisse se passionner pour un sujet aussi loin de sa réalité. Je trouvais cela admirable.

Quand elle a relevé les yeux, elle a compris que je ne l'écoutais plus depuis un bon moment déjà.

—Je t'ennuie…, a-t-elle déduit.

— Au contraire, tu me fascines.

Elle a rougi. J'ai déplacé son ordinateur qui faisait obstacle entre nous, je me suis penché au-dessus de la table et j'ai déposé un baiser sur ses lèvres. Elle avait l'air gênée, regardait autour pour voir si on nous observait. Je ne lui ai pas laissé le temps de faire objection et j'ai récidivé. Quand j'ai décollé mes lèvres, c'est elle qui a pris les devants et m'a embrassé timidement.

J'ai ri, elle aussi. En voyant passer la bibliothécaire qui patrouillait devant les cubicules, elle a proposé que nous allions prendre l'air dehors.

— Bonne idée.

Je l'ai aidée à ramasser son ordinateur, ses livres, et nous nous sommes dirigés vers un banc dans le parc à côté de la bibliothèque. Nous avons choisi le plus discret, entre un gros cèdre et le bac de compost. Et là, nous nous sommes embrassés à qui mieux mieux.

— C'est quelle langue, ça? ai-je demandé.

Victoria a rougi, puis caché son visage dans ses mains.

— C'est la langue du bonheur et, heureusement, elle n'est pas en voie de disparition! ai-je répondu à ma propre question.

J'étais conscient d'être un peu quétaine, mais je m'en fichais.

Quand l'heure du départ a sonné, Victoria est retournée à l'intérieur pour ressortir par la porte arrière, celle par laquelle elle était entrée, pour attendre ses parents.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant?

Ma question est tombée à plat. Elle a délicatement haussé les épaules avant de disparaître comme un mirage. Moi non plus, je ne savais pas.

VICTORIA

15

L'interrogatoire

Je m'attendais à ce que ma mère vienne me chercher, elle s'était annoncée, mais c'est mon père qui était derrière le volant de sa grosse camionnette sale. Dans un sens, cela faisait mon affaire, car il n'était ni un bon détective ni un bon psychologue. Et j'avais tant de choses à cacher en ce dimanche après-midi dont j'allais me souvenir toute ma vie.

— Ça s'est bien passé, Vicou Lachapelle? a-t-il demandé quand je suis entrée dans l'auto.

Une question de type bouteille à la mer, c'était parfait.

— Oui, très bien, Papa Lachapelle, ai-je répondu sur le ton le plus neutre possible en bouclant ma ceinture de sécurité.

Puis j'ai gardé le silence en regardant défiler le paysage. Aux maisons en rangées succédaient des rangées de maisons dans des styles disparates.

— Est-ce qu'il y avait beaucoup de monde? a-t-il poursuivi au bout de quelques minutes.

— Pas mal, c'est dimanche après-midi.

Avec des réponses courtes, moins de risques de me mettre les pieds dans les plats. Et puis je ne voulais qu'une chose: retourner dans ma tête et me connecter avec mon corps pour revivre les émotions et les sensations provoquées par Adam.

Quelques kilomètres encore ont tourné au compteur. La verdure avait repris ses droits sur les constructions maintenant. Mon père est revenu à la charge.

— Je pense que j'ai vu le vélo du petit gars que j'ai failli écraser avec une balle de foin. Il est tellement jaune que c'est dur de le manquer.

Zut! M'avait-il vue dans les bras d'Adam? Voulait-il tester ma franchise? J'ai fait mine de rien et laissé tomber le plus banal des «ah bon».

Mais mon père tenait un os et n'allait pas le lâcher avant de l'avoir grugé.

— Toi, tu l'as vu?

— Le vélo ou le gars?

Je gagnais du temps, mais je sentais ma lèvre supérieure sur le point de trembler. C'est toujours ainsi quand je mens, comme si mon corps était allergique.

— Les deux.

Il n'y avait plus qu'une réponse possible, inévitable. J'ai dit «oui» franchement, comme s'il m'avait demandé si j'avais bu de l'eau ou si le ciel était bleu.

— Tu peux nous le dire, si t'as un amoureux. C'est quoi, son nom? Adam?

— C'est pas mon amoureux.

— Tu le souhaites?

— Pas vraiment.

Ça, c'était carrément un mensonge. Je l'espérais de tout mon cœur. Ma lèvre du haut s'est d'ailleurs mise à trembler. J'ai détourné mon visage et reporté mon attention sur les champs de patates fraîchement récoltées. Mon père aussi semblait perdu dans ses pensées. Pour une fois, nous étions sur la même longueur d'onde.

— C'est perturbant, l'adolescence, mais c'est tellement excitant! a-t-il conclu en garant sa camionnette devant notre vieille maison.

Nous avons soupiré tous les deux.

J'ai dit merci pour le transport avec plus de chaleur que d'habitude. Je pensais: «Merci, Papa, d'avoir cessé tes questions, merci d'avoir respecté ma bulle et merci d'avance de ne pas en parler à Maman.»

Sitôt entrée dans la maison, je suis montée dans ma chambre pour tout raconter à Isabelle: la leçon de wolastoqey, les baisers d'Adam – ou plutôt avec Adam, car j'étais très consentante – et le malaise avec mon père.

— Qu'est-ce qui se passe de ton côté? ai-je demandé à mon amie une fois toutes les exclamations passées.

Elle m'a entretenue avec enthousiasme des préparatifs de son grand voyage familial. Son père avait trouvé un appartement à Nice. Il tentait de louer leur maison pour la période des Fêtes.

Isabelle avait convaincu ses parents de l'inscrire au lycée de son futur quartier au lieu de subir l'enseignement de sa mère. Non sans avoir pris la peine de vérifier par internet que l'établissement avait bonne réputation. Et après avoir scruté l'album des finissants de l'année précédente à la recherche de beaux garçons. Chacune ses priorités.

—Je dois absolument me trouver un travail pour me payer un billet d'avion, ai-je réfléchi à voix haute.

C'était maintenant clair dans ma tête qu'il me fallait rejoindre Isa pour Noël, saisir cette occasion de voyager enfin, de partir à la rencontre du niçois! Une vraie langue ancienne!

Dans la dernière semaine, je m'étais naturellement intéressée à ce sous-dialecte du provençal qui intègre des petites touches d'italien. Isa et moi nous disions désormais «*boana jornada*» au lieu de «bonne journée» et «*coma va?*» au lieu de «comment ça va?».

Mes parents n'étaient pas encore officiellement au courant de mon plan de voyage. Ma mère prenait des nouvelles d'Isabelle et de sa famille fréquemment et montrait beaucoup d'empathie face à mon angoisse de séparation.

— Ça va avec Isabelle?

La question venait chaque jour, puis ma mère vantait les beautés de Nice, où elle n'avait pourtant jamais mis les pieds. Je la trouvais limite harcelante.

C'est d'ailleurs elle, ma mère, qui a mis fin à ma conversation avec Isabelle en entrant dans ma chambre sans cogner ou presque. Genre: toc-toc, j'ouvre. Elle avait un air espiègle, ce qui est toujours mauvais signe.

—Je t'ai entendue, a-t-elle commencé.

Non, non, nooooooon, je ne voulais pas parler avec elle de mon premier baiser. J'avais échappé aux questions de mon père, je n'allais pas tomber dans le piège de la complicité mère-fille. Je lui ai servi ma mine renfrognée des grands jours et j'ai fait signe à Isa que j'allais la rappeler.

— Je n'ai pas fait exprès, je venais t'apporter du linge propre et j'ai tout entendu sans le vouloir, s'est-elle défendue aussitôt avec un sourire coupable.

Comme si ça allait éliminer mon malaise ou m'attendrir.

— Je pense que c'est une bonne idée: tu devrais saisir l'occasion d'aller en France avec Isabelle, a-t-elle poursuivi en serrant les poings d'excitation.

Ouf! J'étais née sous une bonne étoile. Mon échange de salive avec Adam semblait être passé sous le radar. Et en prime, ma mère me donnait son accord pour un voyage en France, même pas besoin d'en faire la demande. Ça ne remplissait pas mon compte de banque, mais au moins le principe était accepté.

— On pourrait te donner une avance sur tes cadeaux de Noël et d'anniversaire des prochaines années si tu le souhaites. Je peux en parler à ton père.

Il y avait même du lobbying et de l'argent à la clé, je n'en revenais pas! Je l'ai remerciée chaleureusement même si elle avait un peu pas mal écouté à ma porte.

Quand je lui ai rapporté cette conversation, Isa a lancé son panier rempli de peluches dans les airs. Il pleuvait des hippopotames, des koalas, des licornes et de bons vieux oursons plein le ciel de sa chambre. Manifestement, elle était ravie.

La nuit a été aussi mauvaise que la journée avait été bonne. Mon cerveau était hyperactif, occupé à archiver mes nouveaux souvenirs. Je revivais les événements de la journée, pêle-mêle, et cela m'empêchait de dormir. Et il y avait la dernière question d'Adam qui tournait en boucle: «Qu'est-ce qu'on fait maintenant?»

Résultat: alors que je voulais paraître à mon meilleur le lundi matin, j'affichais des cernes monumentaux. Ma trousse de maquillage se limitant à un mascara et à un rouge à lèvres, je n'allais pas échapper à mon look de lendemain de veille.

— T'as l'air d'avoir des lunettes de soleil sous les yeux! s'est moqué

Henri.

— Si tu veux pas finir assassiné comme le roi de France, je te conseille de pas déplaire à la reine d'Angleterre, ai-je répondu.

Je sais bien qu'Henri IV et la reine Victoria n'ont pas vécu en même temps, mais ça ne m'empêche pas de rêver d'un duel à l'épée ou d'un empoisonnement.

La fatigue affectait aussi mon état psychologique. J'aurais dû avoir hâte de revoir Adam, mais j'étais trop occupée à imaginer le scénario du pire. Et s'il agissait comme si rien ne s'était passé? Et s'il se moquait de moi devant ses amis? Et s'il ne m'adressait plus jamais la parole?

J'en étais à espérer qu'Adam soit cloué au lit par une bonne fièvre quand il est monté dans l'autobus. Il n'avait pas l'air tellement plus en forme que moi. Pourvu qu'il ne soit pas malade pour vrai!

Notre contact visuel matinal a été bref. En sortant du bus, je ne me suis pas retournée pour vérifier s'il y avait un malaise – ou pire, des regrets – dans les yeux de mon beau frisé. Je préférais demeurer dans l'incertitude qu'obtenir une confirmation décevante. J'ai rasé les murs tout l'avant-midi pour me faire oublier.

À mon retour de la cafétéria, durant l'heure du repas, j'ai croisé Ivan devant les casiers. Adam et moi ne l'avions toujours pas interrogé, mais je ne me sentais pas la tête à ça. J'ai souri à Ivan sans plus de cérémonie.

Dans les secondes suivantes, je l'ai entendu lancer un «salut, mon ami» empreint de bonne humeur. Son interlocuteur a bredouillé:

— *Hola, amigo.*

Je m'apprêtais à tourner le coin quand mon prénom a été lancé à la volée.

— Victorrrria!

Le nombre de «r» ne laissait planer aucun doute: Ivan m'appelait. En me retournant, j'ai vu qu'il se trouvait avec… Adam. J'ai figé. Au point qu'Ivan a semblé s'inquiéter.

— Victorrrria?

Je suis sortie de ma torpeur et j'ai fait un petit salut de la main. Mais Ivan espérait plus.

— *Ven aquí!* Viens ici!

J'ai avancé vers les deux gars en traînant le pas. Je ne savais pas ce que j'allais faire là. Le haussement d'épaules d'Adam me laissait entendre qu'il s'interrogeait aussi.

Quand je suis arrivée à la hauteur d'Ivan, qui avait la tête plongée dans son casier, Adam et moi avons été forcés d'échanger un «salut» gêné en attendant que notre *amigo* ressorte avec, dans les mains, deux petits paniers tressés aux couleurs vives.

— *Graciaspor su ayuda!* s'est-il écrié, fier de son effet.

Adam n'avait pas l'air de comprendre. J'ai traduit:

— Merci de votre aide!

Pendant qu'Adam bafouillait en français que ce n'était pas nécessaire, que c'était naturel d'aider les autres, je disais la même chose en espagnol. Mais Ivan nous avait remis les paniers et avait les bras croisés pour bien nous faire comprendre qu'il ne reprendrait pas ses cadeaux.

Nous avons dit merci à notre tour, chaleureusement. Comme j'allais retourner sur mes pas, Adam m'a retenue par le bras, puis sa main est descendue rapidement tout le long et s'est attardée sur mes doigts avant de les lâcher doucement. Son geste n'était pas déplacé, mais assurément trop familier.

— Peut-être qu'on devrait en profiter pour lui demander sa version de l'histoire, a suggéré mon coenquêteur.

Il avait bien raison. Et je n'avais plus du tout envie de m'enfuir! J'ai demandé à Ivan de nous raconter l'accident. Il a fait la moue.

— *No estoy seguro.*

Il n'était pas certain de vouloir en parler et préférait que nous reportions la discussion à un autre jour.

— *No no, hoy, aquí.*

Non, non, aujourd'hui, ici. Adam avait bien enfilé ses quelques mots d'espagnol pour une fois. Il mettait de la pression. J'étais de son bord. J'en avais assez de retourner cette histoire dans ma tête, j'avais besoin de connaître la fin.

J'ai présenté à Ivan un long ultimatum. En espagnol, j'ai exposé les démarches entreprises par Adam pour trouver le coupable, lui donnant tout le crédit de l'enquête, et j'ai terminé avec la nécessité d'avoir la version de la victime.

— *Ay ay ay…*

Ivan semblait gêné et troublé.

Quand Adam a commencé à mimer l'accident, Ivan a hoché la tête pour exprimer sa résignation. Il a commencé son récit en espagnol en expliquant qu'il avait hâte d'aller à l'école pour fuir la surprotection de ses parents, qui ne semblaient pas faire la différence entre les dangers de la Colombie profonde et la banlieue québécoise.

Puis il nous a raconté – je traduisais simultanément pour Adam, butant sur quelques mots par-ci par-là – comment il avait attendu le bus au mauvais coin de rue le matin de la rentrée.

— Le 103 passé sans s'arrêter, moi couru couru pour le rattraper, a-t-il poursuivi en français.

Reprise en espagnol; je traduisais.

—J'étais à bout de souffle et désorienté quand j'ai monté les marches du bus. Tout le monde me regardait. J'ai voulu me lancer sur la première banquette libre.

J'avais l'impression de raconter ma propre rentrée. Sauf qu'Ivan, lui, avait vraiment perdu pied et s'était étendu de tout son long dans l'allée, au son du crac impardonnable de son avant-bras.

— *Caminé sobre mis cordones. Me sentí estúpido*, a soupiré Ivan en replaçant sa casquette des Padres.

Ce revirement inattendu m'a laissée sans voix. Adam me regardait intensément, attendant la dernière traduction. Je l'aurais fait languir longtemps pour profiter de son regard intelligent, n'eût été Ivan qui se dandinait, penaud.

— Il a marché sur ses lacets! ai-je fini par lancer.

— Non, ça se peut pas! a réagi Adam.

— C'est la vérité: il a marché sur ses lacets!

— Non…, a repris Adam.

— Si si, ça peut. *Estoy estúpido*, a coupé Ivan.

—JE suis stupide, a tranché Adam en se frappant l'index sur la tempe. J'ai soupçonné des dizaines d'innocents. J'ai élaboré des scénarios catastrophes. J'ai même pas pensé que ça pouvait être un accident. C'est pas fort.

— *No no, YO estoy* stoupide, a continué Ivan en franpagnol.

J'ai mis fin à ce concert d'auto-insultes en éclatant de rire. Ivan et Adam m'ont vite imitée. Après avoir convenu qu'il n'était pas nécessaire de révéler l'anecdote, sauf peut-être à Jocelyne, les garçons ont enchaîné sur la récupération sportive d'Ivan, son espoir de jouer au baseball bientôt. Je me suis sauvée en douce quand ils se sont lancés dans leurs palmarès respectifs des meilleurs frappeurs de tous les temps.

Quand je me suis retournée pour jeter un dernier regard derrière, j'ai constaté qu'Adam avait eu le même réflexe que moi. Il a eu l'air de me dire quelque chose. Je n'ai pas compris. J'ai d'abord hésité, puis j'ai rebroussé chemin pour lui demander de répéter.

—J'ai juste dit «à tantôt», mais puisque tu es là, sache que j'aimerais passer plus de temps avec toi, m'a-t-il glissé à l'oreille.

J'ai souri. Lui aussi.

Chaque langue a ses mots pour décrire le bonheur. Quand une langue disparaît, les gens ne cessent pas d'être heureux, ils utilisent de nouveaux mots. Cela faisait si longtemps que je fouillais dans les mots des autres, il était temps de m'intéresser à ceux qu'on m'adressait.

ADAM

16

Le dévoilement

Je me sentais vraiment stupide d'avoir perdu mon temps à enquêter sur l'accident d'Ivan. En même temps, ma recherche chevaleresque de la vérité m'avait permis de conserver un lien avec Victoria. J'espérais que notre relation ne finirait pas en queue de poisson comme notre mission.

Malgré la fin officielle de ma saison de vélo, je continuais de pédaler presque tous les jours. Il se passait beaucoup de choses dans ma vie et ça me permettait de garder le focus. Et puis tant que les nominations au gala de reconnaissance du club cycliste n'étaient pas publiées, j'avais l'impression de devoir prouver ma valeur.

Chaque année, j'espérais décrocher l'un des trois plus prestigieux certificats, celui du «meilleur chrono». C'était impensable tant que Noah était dans les parages. Il régnait en maître sur ce prix. Il l'avait remporté à l'issue des trois dernières saisons. J'allais devoir m'incliner encore cette année.

Il restait «performance exceptionnelle» et «esprit d'équipe». J'avais déjà été récompensé dans la dernière catégorie, mais il n'y avait pas de garantie.

À preuve, malgré une belle saison, je n'avais pas été décoré à ma première année au secondaire. Enfin, oui, j'avais raflé «meilleur dossier scolaire», au grand plaisir de ma mère. Mais, ne lui en déplaise, aucun cycliste normalement constitué ne rêve de mettre la main sur ce prix.

Le courriel annonçant les nominations est arrivé le jeudi, alors que je lunchais avec Noah. Ce n'était pas vraiment une surprise: la publication se fait toujours la veille de la grande soirée, pour éviter toute cabale et les grosses têtes.

— On est là, pis là, pis là! s'est écrié Noah en parcourant la liste.

Nous étions tous les deux en nomination pour les trois prix qui nous importaient, partageant l'affiche avec six autres gars du club.

— On est *hot*, on est au top, nous a complimentés Noah en esquissant quelques pas de danse.

Je savais que j'avais eu une bonne saison. Ma feuille de statistiques et la fierté de mon père en étaient la preuve. Au point de récolter trois nominations? J'étais agréablement surpris.

Toujours survolté, Noah pianotait frénétiquement sur son téléphone: il rédigeait sa liste d'invités. Je ne comprenais pas pourquoi. Le maximum était fixé à cinq personnes par cycliste et le gala avait lieu le lendemain. Ça limitait les possibilités.

—Je sais pas qui inviter. Toi? m'a-t-il demandé.

— Mes parents viennent comme d'habitude, tout est organisé.

J'avais les yeux rivés sur la liste des nominations et des minicarottes plein la bouche.

— Penses-tu que ça pourrait intéresser Victoria? a laissé tomber nonchalamment Noah.

— C'est pas son truc, le vélo.

— Il me semble qu'elle devrait être là.

— Pourquoi?

— Elle t'a motivé en fin de saison.

Quelle affirmation irrespectueuse! Comme si je n'étais pas capable de trouver en moi la motivation de pédaler, après toutes ces années dans un club de compétition.

— Ça n'a pas rapport, ai-je dit en prenant soin d'appuyer sur chaque mot.

— Tu veux dire qu'elle ne t'a pas motivé ou qu'elle ne doit pas être là?

— Les deux. Invite-la, si tu y tiens tant que ça.

Je n'avais pas craché la dernière phrase que je voulais la ravaler.

Noah a dû lire dans mes pensées, car il s'est amusé à mes dépens.

— C'est vrai, je pourrais l'inviter. C'est une fille intéressante.

— Elle t'intéresse? ai-je demandé sur le ton le plus neutre possible.

— Elle est intéressante, a répété Noah, pensif.

Je bouillais en dedans. J'essayais de le cacher tant bien que mal.

— Elle voit quelqu'un?

Il me poussait à bout.

— Je pense pas.

— Es-tu certain?

J'ai échappé un gigantesque soupir. Je cherchais mes mots. Je devais avoir l'air d'un idiot, car Noah a éclaté de rire.

— Tu devrais voir ta tête! C'est tellement évident qu'elle te plaît! Invite-la.

J'ai tenté une défense, fait remarquer que je ne la connaissais pas tant que ça. Quand j'ai ajouté qu'il n'y avait rien de sérieux entre nous, cela sonnait plus comme une déception que comme une conclusion.

— Ça marche, vous deux. Arrête de niaiser et fais le premier pas.

Je n'avais pas de leçon à recevoir d'un gars qui se jetait toujours trop vite dans des relations sans lendemain. Offusqué, j'ai changé d'approche et j'ai raconté à Noah les bons moments passés avec Victoria ainsi que les quelques rapprochements que j'avais entrepris. J'avais l'impression que cela équivalait à écrire mes états d'âme dans l'infolettre de l'école. Mais j'avais besoin de parler. J'étais prêt à assumer.

Loin de rigoler, Noah avait l'air grave maintenant.

— Écoute, quand c'est sérieux, je suis capable de me taire. T'as fait les

bonnes choses. Mais il faut que t'arrêtes la torture et que tu fasses le saut pour vrai. Assume tes sentiments!

Finalement, mon ami était plus respectueux que je ne le pensais. Je lui ai dit merci et je l'ai serré dans mes bras. Une étreinte de gars, vite faite, avec des bonnes claques dans le dos. Nous avons répété notre promesse de préserver notre amitié et notre passion du vélo malgré toutes les filles qui passeraient dans nos vies.

Cet après-midi-là, dans l'autobus, j'ai regardé Victoria avec une curiosité nouvelle. Noah avait raison. Je devais assumer que cette fille me plaisait et accepter les sentiments qui venaient avec: la fébrilité, la joie, l'amour peut-être. J'avais l'impression qu'elle avait aussi un intérêt pour moi. Si elle acceptait qu'on se rapproche, comment allais-je combiner cette relation avec le vélo? Je cherchais déjà des moyens de faire de l'espace dans mon calendrier et dans mon cœur pour l'une et l'autre.

Quand est venu mon tour de descendre, j'étais tellement absorbé dans mes pensées que je n'ai pas vu qu'un sac de sport traînait dans l'allée. Je me suis accroché les pieds dedans et j'ai perdu l'équilibre. Rien de comparable à la chute d'Ivan, mais je me suis cogné le crâne sur l'accoudoir d'une banquette, celle de la fille gothique. En relevant la tête, j'ai croisé le regard effrayé de Jocelyne dans son immense rétroviseur et celui, inquiet, de Victoria qui se trouvait deux bancs devant.

Je leur ai fait un clin d'œil et je me suis relevé prestement. J'ai passé une main dans mes cheveux et j'ai dit tout haut: «Pas de sang, ça va!» avant de débouler les marches.

Jocelyne n'a pas refermé la porte tout de suite.

— Adam, es-tu correct?

— Oui, oui, pas de souci. C'est ma faute. Je sais pas où je m'en allais.

—Je dirais plutôt que tu sais où tu t'en vas, mais que tu prends des détours pour y aller, a lancé la chauffeuse

Elle m'a rendu mon clin d'œil en montrant l'arrière d'un mouvement de tête avant de refermer la porte.

Quand le bus est reparti, j'ai aperçu le reflet de Victoria et il m'a semblé qu'elle me saluait discrètement. J'ai levé la main à retardement. Si bien que j'avais l'air de remercier Noah et les Tessier qui se foutaient de ma gueule en gesticulant par une fenêtre ouverte. Merci, les gars.

Je suis entré dans la maison pour y trouver mon grand-père. Sa vie était désormais rythmée par les traitements de radiothérapie et il ne savait plus quoi faire de son temps entre deux visites à l'hôpital. Alors, il venait à la maison et parlait avec mon père de tout et de rien, rien qui m'intéressait vraiment en tout cas.

Quand Papi m'a vu, son visage s'est éclairé.

— Les skis sont sortis! s'est-il exclamé.

Fin octobre, après la dernière compétition de vélo, j'avais habituellement un coup de cafard et Papi chassait la déprime en m'entraînant dans la minutieuse préparation de notre saison de glisse. Cette année, c'est son moral à lui qui avait besoin de réconfort, alors j'ai parlé vêtements techniques et prévisions de neige même si j'avais la tête ailleurs.

Quand mon père a remis le vélo à l'ordre du jour, j'ai annoncé mes trois nominations au gala cycliste du lendemain et j'ai spontanément invité Papi à y assister. Il n'aime pas les mondanités, mais, dans les circonstances, j'ai pensé que ça pourrait lui changer les idées. Il a dit:

— D'accord, à moins que je sois trop fatigué.

Puis il a ajouté sa blague classique:

—Je veux voir ton fan club.

Craignant qu'il ne se mette à me raconter ses péripéties sportives et amoureuses d'un autre temps, en plein son genre, je l'ai salué et j'ai disparu dans ma chambre.

Sur mon lit, mon téléphone entre les mains, je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de relire la liste des nominations pour les prix cyclistes. Puis, sans vraiment réfléchir à ce que je faisais, j'ai repassé les quelques images de Victoria auxquelles j'avais accès. Elle apparaissait, toute petite et tout sourire, sur une photo prise pendant le party mexicain organisé par Jocelyne. Là, toujours dans le bus, je voyais son profil derrière Noah montrant ses biceps. Et là, sur le site du journal local, elle rayonnait à mes côtés, après la course remportée par le cheval Chuck.

J'en étais là quand un message venant d'elle a fait vibrer mon téléphone. J'ai sursauté comme si j'étais pris en flagrant délit d'espionnage.

Es-tu capable de dire les jours de la semaine à l'envers ?

Elle demandait ça en référence à ma chute dans l'autobus et au questionnaire de dépistage des commotions cérébrales auquel je n'avais pas pu répondre précédemment.

Sans trop réfléchir, j'ai répliqué par une question.

Fais-tu quelque chose demain soir ?

C'est Victoria. Je voulais savoir si tu étais OK, pas de commotion.

Je sais que c'est toi. Je vais bien. Es-tu libre demain soir ? Est-ce que tu voudrais m'accompagner au gala cycliste ?

Oui. Je vérifie avec mes parents.

Je comprenais que le «oui» valait pour les deux questions. Oui, elle était libre. Oui, elle voulait m'accompagner. J'analysais la situation froidement, de peur d'être déçu si ses parents refusaient. Quinze minutes plus tard, j'étais pratiquement en sueur quand sa réponse définitive est arrivée:

Ça fonctionne !

À partir de là, FaceTime était indiqué. J'ai appelé Victoria pour que nous fassions le plan de la soirée. J'étais un peu gêné quand elle est apparue à l'écran. Elle semblait l'être aussi. Nous savions tous les deux qu'il y avait une signification à sa présence à mes côtés. Le malaise s'est dissipé quand je lui ai expliqué comment ça allait se passer, qui allait être présent, les prix que j'espérais récolter.

Plus que la perspective de rencontrer ma famille, c'est la nécessité de descendre à mon arrêt d'autobus en fin de journée qui semblait stresser mon accompagnatrice.

— Qu'est-ce que les gens vont dire? s'est-elle interrogée à voix haute, comme si elle se parlait à elle-même.

— Ne t'en fais pas avec ça.

Il y aurait effectivement matière à potins, mais je ne voulais pas y penser.

Nous avons bavardé un bon moment avant de convenir qu'il valait mieux aller dormir pour être en forme le lendemain.

Le vendredi matin, quand je suis entré dans le bus, mon premier regard est allé à Victoria. Elle était jolie comme tout. J'ai tenu pour acquis que notre rendez-vous y était pour quelque chose.

Toute la journée, nos routes se sont croisées. Entre deux cours, de retour de la cafétéria, même sur le chemin des toilettes. Je lui souriais chaque fois et je faisais le décompte des heures qui nous séparaient.

Au moment de prendre le bus en fin d'après-midi, j'étais plus stressé que je ne l'avais été à mes compétitions des dernières semaines. Ne voyant pas Victoria, je m'imaginais qu'elle avait changé d'idée et que j'allais devoir me pointer seul à la grande soirée. Quand elle est arrivée avec Isabelle, au bout de quelques minutes, j'étais soulagé.

Mon trouble est revenu au galop quand j'ai réalisé à mon tour que notre proximité allait faire les manchettes du bus. Il m'est apparu plus sage d'informer Noah de mon plan, pour éviter l'effet de surprise et les blagues douteuses.

—J'ai invité Victoria au gala. Elle va descendre à mon arrêt, lui ai-je résumé.

Il a écarquillé les yeux, puis s'est écrié:

— Trop coooool!

—Je vais m'asseoir avec elle en avant.

Noah a levé le pouce tout en hochant la tête de haut en bas. C'était visiblement OK pour lui.

Je suis allé rejoindre Victoria et Isabelle, qui m'a salué joyeusement avant de se diriger vers son bus.

—Je peux m'asseoir avec toi? ai-je demandé aussitôt à Victoria.

— Bien sûr, comme tu veux, a-t-elle dit alors que ses joues passaient de roses à cramoisies.

Je l'ai laissée monter, puis je l'ai suivie sur sa banquette. Jocelyne faisait semblant que c'était normal, mais je voyais ses yeux revenir sans cesse dans le rétroviseur. Dans mon cou, je sentais aussi le regard des autres passagers. Mes oreilles étaient hypersensibles et j'entendais le moindre murmure autour de nous.

Victoria, elle, semblait sourde et muette. Elle n'a pas dit un mot jusqu'à mon arrêt. Pour communiquer, nous écrivions de courts messages sur nos appareils électroniques. Sans réseau pour son iPod, nous étions contraints de nous montrer nos écrans. Les phrases allaient dans tous les sens.

Je suis content que tu puisses venir ce soir.

Penses-tu que Sabrina Huot parle dans notre dos?

Mon coach est mon idole.

Je suis stressée de rencontrer tes parents.

Je suis déshydraté.

Tu me diras quand c'est le temps de descendre.

Tu as les plus beaux yeux de tout le bus.

Je devais m'arrêter là, c'est le cas de le dire. Nous étions au coin de la rue Laverdière, il fallait débarquer. J'ai regardé Victoria pour me donner confiance. Elle a fait un petit signe de tête complice. Spontanément, j'ai pris sa main dans la mienne pour qu'elle me suive. J'ai entendu Jocelyne échapper un «oh! oh!» plein d'allégresse.

En posant le pied par terre, je n'en pouvais plus. J'ai lancé mon sac à dos dans l'herbe, j'ai tiré Victoria vers moi et je l'ai embrassée tendrement. Ses yeux ébahis se sont détendus doucement et elle a répondu à mon baiser.

— Merci d'être là, ai-je murmuré à son oreille.

— Ça me fait plaisir, ai-je entendu dans la mienne.

J'ai eu le réflexe de lever la tête en entendant le 103 s'éloigner dans un bruit de ferraille. Victoria s'est retournée aussi.

—J'ai l'impression de voir partir ma vie d'avant, a-t-elle laissé tomber.

J'ai acquiescé et improvisé un petit salut respectueux. Puis j'ai repris sa main pour la guider jusque chez moi.

Suivez les Éditions de la Bagnole sur

Visitez leseditionsdelabagnole.com pour:

• Découvrir notre catalogue complet

• Vous abonner à notre infolettre et rester informés des activités et des nouvelles parutions

• Télécharger nos pistes d'exploration pédagogique

SEIZE KILOMÈTRES, C'EST LA DISTANCE ENTRE VICTORIA ET ADAM.

Elle se passionne pour les langues anciennes et préfère les livres aux humains. Il est une vedette du programme sport-études, espoir local du vélo. Dans l'autobus entre leurs domiciles et l'école, leurs destins se croisent. Et contre toute attente, les antipodes se rapprochent.

LES ÉDITIONS DE LA BAGNOLE
Groupe Livre QUÉBECOR